

APPPEL

Le magazine de l'actualité qui fait sens

n° 473 janvier 2025



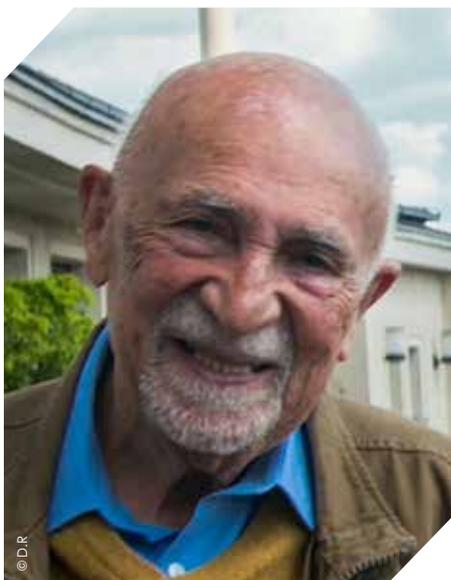
© Audran Szarler

Angelina Bruno, danseuse Son envie de vivre l'a sauvée

Nathalie Gallant
*Avocate, elle plaide
pour la Justice*



© D.R.



© D.R.

Simon Gronowski
*Le rescapé qui
pardonne et lutte*

Amma
*La femme qui
embrasse le monde*



© Amma.org



Édito

UN MONDE EN MAL D'OBJET

Le monde serait-il malade d'un "manque d'objet" ? C'est ce que pense le philosophe québécois Alain Deneault, récemment invité dans l'émission radio de Pascal Claude *Dans quel monde on vit* (RTBF La Première). Un objet, y expliquait-il, est ce sur quoi porte la pensée, c'est ce qui motive l'action. Au Moyen-âge, pour le philosophe, cet objet était la chrétienté. Au XVIII^e siècle, la raison, la science. Au XIX^e, pour plusieurs, c'était le socialisme, etc. « *Chez moi, disait-il ensuite, à la fin du XX^e siècle, le projet indépendantiste québécois était structurant. C'était un objet de la pensée. Ou, disons, un dessein.* »

Et pour ce siècle-ci ? Alors que cet "objet" pourrait être l'écologie politique, le philosophe en doute. En réalité, pense-t-il, « *nous sommes maintenant des "sans-dessein". Et, puisque nous sommes en mal d'objet, nous nous rabattons sur des objets de substitution.* » Car, « *lorsqu'on est angoissé et dans le désarroi parce qu'on ne sait plus à quel saint se vouer, on cherche des objets de substitution.* » Parmi ces objets sur lesquels on se rabat par dépit, Alain Deneault distingue par exemple le Trumpisme, mais aussi certains courants qui animent le secteur du développement durable et à cause desquels on « *finît par se faire croire qu'en travaillant sur le petit, on agit sur le grand* ».

Tout le monde sent que notre monde ne tourne pas rond. Mais pourquoi ? La pensée du philosophe québécois, que l'on n'est pas obligé de partager dans sa totalité, a en tout cas le mérite d'ouvrir une perspective de réponse : celle de cette absence de "grand dessein" qui caractérisait notre époque. Un "manque d'objet" qui nous mettrait dans un désarroi tel que, pour continuer à vivre, nous n'aurions d'autre choix que de nous rabattre sur des ersatz de projet. Des objets de substitution dans lesquels nous investirions faute de mieux, qui nous feraient à court terme croire

que les choses pourraient à nouveau avoir un sens, mais qui, à long terme, nous pousseraient surtout dans des impasses où nous pourrions nous perdre.

Les éléments relevés ici ne constituent qu'une partie de la pensée de ce philosophe, qui considère qu'une des issues aux errements actuels est de s'engager politiquement, comme l'indique le titre de son dernier livre : *Faire que ! L'engagement politique à l'ère de l'inoui*.

Au-delà des préconisations qu'y développe l'auteur, c'est son constat de départ qu'il a paru intéressant de mettre en exergue alors que le calendrier 2026 succède à celui de 2025. L'année nouvelle étant l'occasion de se fixer des objectifs, ou le moment de remises en question, en voilà une, et de taille : s'interroger sur l'objet qui pourrait occuper notre pensée et nous pousser à agir. Et réfléchir au dessein que nous pourrions définir pour le monde d'aujourd'hui, mais aussi pour nous-mêmes et pour nos proches. En essayant de mettre de côté ces objets de substitution qui nous tiennent certes en vie, mais comme sous perfusion, et ne nous aident pas nécessairement à grandir. Sur une planète où, faute de projet collectif structurant, de plus en plus de monde ne considère l'avenir que de manière pessimiste, il s'agit là de bien plus que d'une belle résolution de l'an neuf. C'est une impérieuse nécessité.

Alain DENEULT, *Faire que ! - L'engagement politique à l'ère de l'inoui*, Montréal, Lux Québec, 2024. Prix : 15€. Via *L'appel* : -5% = 14,25€.

auvio.rtb.be/media/dans-quel-monde-on-vit-dans-quel-monde-on-vit-3267032

Frédéric ANTOINE,
Rédacteur en chef du magazine *L'appel*

Sommaire

a

Actuel

Édito

Un monde en mal d'objet 2

À la une

Le monde de l'enseignement en ébullition 4

Croquer

Le cancan de Kanar 7

Signes

Le Liban, un malade en réanimation 8

Nathalie Gallant, une avocate sur les ondes 10

Rencontrer

Simon Gronowski :

« La vie n'est faite que de miracles » 12

Rapporter

Florent perpétue la pisciculture 15



Mais où va donc le secteur éducatif ?



Un autre regard sur le génocide

Spirituel S

Partager

Amma, la femme qui embrasse le monde 18

Nourrir

Des lectures inspirantes 20

Les Églises rwandaises face au génocide 21

Réconcilier le global et le local 22

Penser

Besoin de poètes 23

Et si Jean débaptisait... 24

Croire ou ne pas croire

Et si nous cessions d'applaudir l'insulte ? 25

La philo de l'info

Le mythe du génie individuel 26

Notebook 27

c

Culturel

Respirer

Accueillir l'ombre de sa lumière 28

Découvrir

Angelina Bruno :

« C'est l'envie de vivre qui m'a sauvée » 30

Médi@s

Les influenceurs cathos :

une opportunité, non sans risques 32

Regarder

Les secrets de la conscience 34

Accroche

Des femmes et des gares 36

À lire

Des livres à offrir 38



Christine Delmotte-Weber, la mort et le vivant.



L'APPEL

Le magazine de l'actualité qui fait sens

Magazine mensuel

Éditrice responsable
Florence VANDERSTICHELEN

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Jacques BRIARD, Catherine DALOZE, Paul FRANCK, José GERARD, Gérald HAYOIS, Michel LEGROS, Thierry MARCHANDISE, Christian MERVILLE, Gabriel RINGLET.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
François HARDY, Alexandra TEKLAJ, Armand VEILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Présidente du Conseil
Florence VANDERSTICHELEN

Production – Finition
Bernard HOEDT

Secrétariat – Promotion
Abonnement – Comptabilité
Michel PAQUOT
Rue du Lombard 8, 5000 Namur
☎ 0475.36.69.78
Abonnement annuel : 40 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be

Publicité
Michel PAQUOT
Rue du Lombard 8, 5000 Namur
☎ 0475.36.69.78
✉ secretariat@magazine-appel.be

L'Appel est membre du Conseil de déontologie journalistique dont il respecte les règles.



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Communautarisation de l'enseignement, fusion des réseaux, fin de la staturisation des enseignants... La récente déclaration de politique générale de la Fédération Wallonie Bruxelles fait l'unanimité contre elle. Les semaines ou les mois qui viennent s'orienteraient-ils vers un nouveau combat mené par le monde de l'enseignement francophone ?

Le gouvernement de la FWB sur la sellette

LE MONDE DE L'ENSEIGNEMENT EN ÉBULLITION

Ca bouge du côté de l'école francophone. À la fin du mois de novembre dernier, la grogne semblait en effet totale au sein de la communauté éducative. « *Je n'ai plus vu une telle mobilisation de la part des équipes et des écoles depuis très longtemps*, proclamait Roland Lahaye, secrétaire général de la CSC Enseignement sur les antennes de la RTBF. *Je pense que c'est le début d'un combat qui va être long. Tout le monde est mécontent. En six mois, la ministre MR de l'Enseignement obligatoire, Valérie Glatigny, s'est mis tout le monde à dos : les organisations syndicales, les fédérations des pouvoirs organisateurs, les parents et certaines plateformes, comme celle contre l'échec scolaire, celle de la lutte contre la pauvreté. Toute la société se rend compte du mal-être et du malaise qui règnent dans l'enseignement.* »

FINANCEMENT DES RÉSEAUX

On est loin des réactions de victoire au lendemain des élections du 9 juin. Jamais un gouvernement n'avait été constitué en si peu de temps. Dès le 11 juillet, en effet, le MR et les Engagés formalisaient leur déclaration de politique communautaire. Élisabeth Degryse, la nouvelle ministre-présidente de la Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) annonçait avec fierté qu'enfin « *un enfant égale un autre enfant* ». Une déclaration d'ailleurs confirmée par Alexandre Lodez, tout nouveau secrétaire général de l'enseignement catholique (SEGEC), en remplacement de Étienne Michel parti à la retraite après avoir veillé vingt ans aux destinées de l'institution. « *En matière d'enseignement, a-t-il dit, le gouvernement entend mettre fin à la discrimination historique de traitement et de financement entre les réseaux libre et officiel en matière de taux de subventionnement par élève et de taux de subventionnement en infrastructures. Concrètement, le taux de subventionnement du libre s'établira à 92% d'ici dix ans. Ce qui équivaut à une égalité parfaite de financement*

par élève (aujourd'hui, ce taux devrait être de 75% pas nécessairement atteint) entre l'officiel et le libre, à l'exception du coût des bâtiments du réseau libre dont la FWB n'est pas propriétaire. »

« Aujourd'hui, dans l'enseignement francophone, un enfant n'est pas égal à un autre enfant. »

par élève (aujourd'hui, ce taux devrait être de 75% pas nécessairement atteint) entre l'officiel et le libre, à l'exception du coût des bâtiments du réseau libre dont la FWB n'est pas propriétaire. »

Au regard de l'histoire, il est important de se souvenir que, depuis l'indépendance de la Belgique, le pays a traversé aux XIX^e et XX^e siècles plusieurs guerres scolaires. Il faudra attendre la loi dite du pacte scolaire du 29 mai 1959 pour entériner une polarisation de l'enseignement avec la coexistence durable et concurrentielle des différents réseaux : l'enseignement officiel public, avec la WBE (Wal-

lonie Bruxelles enseignement), le CEPEONS et le CECP, organisé par les provinces, communes..., et l'enseignement libre, par la FELSI et le SEGEC. Aux yeux du monde laïque, ce pacte scolaire représente une amère défaite. Du côté catholique, il constitue une grande victoire, même s'il ne satisfait pas encore la revendication de subventions pour les constructions scolaires. Pour Alexandre Lodez, il est logique que, lorsqu'une autorité publique rend un enseignement obligatoire et le finance, elle puisse imposer le respect de certaines conditions (fixées démocratiquement) aux écoles pouvant dispenser cet enseignement.

UN ENFANT = UN ENFANT

Depuis un certain temps, cependant, des esprits réfléchissent à fusionner certains réseaux et travailler à des rapprochements et mises en commun. Roberto Galluccio, ancien administrateur-délégué du CEPEONS, retraité et président de la Ligue de l'enseignement, estime pourtant « *l'axiome un enfant = un enfant ne fait généralement l'objet d'aucune démonstration. Il faut l'accepter avec évidence, alors qu'elle devrait être utilisée avec prudence dans le monde de l'enseignement en FWB. Oui, bien sûr, un enfant = un enfant. Mais quelles sont donc, aujourd'hui, les plus grandes différences entre élèves et entre écoles ? Ce ne sont pas celles qui séparent l'enseignement libre de l'enseignement officiel, mais celles qui séparent, à l'intérieur de chaque réseau, les enfants et écoles selon l'origine sociale, ethnique et même religieuse. Aujourd'hui, il faut se rendre à l'évidence : dans l'enseignement francophone, un enfant n'est pas égal à un autre enfant.* »

« *La seule façon pour atteindre l'objectif recherché par l'axiome serait d'organiser la fusion de l'enseignement en un seul réseau, c'est-à-dire la transformation des écoles libres en écoles publiques, subventionnées au même niveau que l'officiel, en échange de la cession de leurs bâtiments à l'État. Dans le meilleur des mondes un enfant égale un enfant, mais dans une société qui dérègle le "marché" de l'enseignement, c'est le règne de la surenchère, de la dualisation, un "monde noir" et un "monde blanc", comme disent les Flamands entre les bonnes écoles et les écoles "ghettos".* »

STATUT DES ENSEIGNANTS

Il faut d'ailleurs reconnaître que, si la fusion des réseaux est une raison de friction entre les membres de la communauté éducative et le gouvernement communautaire, d'autres éléments font grincer les mâchoires. Le gouvernement envisage très sérieusement, même si le texte n'est pas encore rédigé, de remplacer progressivement le système des nominations des enseignants par des contrats d'emploi à durée indéterminée (CDI). Pour Valérie Glatigny, la ministre de l'Enseignement dont la feuille de route est la lutte contre la pénurie d'enseignants, ce changement de statut est l'une

des pistes prioritaires pour attirer des jeunes dans les filières de l'enseignement supérieur pédagogique. On constate effectivement que, depuis plusieurs années, les écoles normales ne séduisent plus les éventuels futurs enseignants. La stabilité de l'emploi des profs nommés, d'après la ministre, se fait au détriment des jeunes engagés pour des temps partiels, des remplacements, des horaires compliqués et, souvent, le déplacement dans plusieurs écoles.

Ce changement de statut renforcerait l'attractivité du métier et lutterait contre la pénurie puisque l'étudiant se verrait attribuer un CDI dès la sortie de ses études. Tant Alexandre Lodez que Roberto Galluccio se demandent comment cette modification statutaire permettrait une meilleure organisation de l'enseignement dans les écoles et, partant, de régler la situation financière de la FWB. Ils espèrent tous deux - et ils ne sont pas les seuls -, vu que le texte légal n'est pas encore écrit, y trouver des réponses adéquates. Quoi qu'il en soit, il faut à la fois attirer et retenir le personnel dans un secteur où les conditions de travail se dégradent au jour le jour.

UNE RÉFORME D'AMPLEUR

Le Pacte pour un enseignement d'excellence se trouve également dans le collimateur des différents acteurs de l'enseignement. « *Ce pacte, comme le dit Alexandre Lodez, est vraiment un principe génial. IL envisage une réforme de grande ampleur de l'enseignement. Il est le fruit d'un intense travail collectif entamé en 2015. Il est fondé sur l'ambition commune de tous les partenaires de l'école de renforcer la qualité de l'enseignement au bénéfice de tous les élèves de la maternelle au secondaire. Il est question de l'ancrer dans la durée.* » Ces partenaires, même si, aujourd'hui, la CGSP a quitté la table, sont décidés de garantir des apprentissages identiques à tous et à favoriser la réus-

site du plus grand nombre. Un accent est mis sur les élèves précarisés, avec une évaluation de ses premiers effets dans dix ans. D'ailleurs, un comité d'accompagnement, piloté par l'administration générale de l'enseignement, se réunit chaque semaine, de façon sérieuse à cet effet.

Pour des raisons purement budgétaires, sans concertation aucune, le gouvernement propose de nouvelles mesures touchant cet enseignement qualifiant, créant ainsi une rupture unilatérale et une déviation de la trajectoire définie par le pacte, entre autres, en supprimant la septième année de qualification. Cette septième année est souvent, pour des élèves qui ont obtenu leur certificat de fin de secondaire en sixième, un accès à une spécialisation ou à une formation qualifiante dans des métiers rares ou en pénurie, correspondant à des demandes des secteurs professionnels. Dans cette foulée, à l'initiative du SEGEC, les différents réseaux se sont entendus sur un communiqué commun, ce qui prouve leur détermination. « *Les mesures non concertées compromettent d'emblée la réforme systémique de l'enseignement qualifiant, de l'enseignement pour adultes et de la formation professionnelle annoncée dans la DPC, argumente ce texte. Nous demandons de garder le cap et la temporalité fixée par le pacte d'excellence. Nous y contribuons activement depuis 2017 et nous demandons que le gouvernement respecte ce cadre de dialogue, indispensable à la réussite des élèves et au bien-être des équipes éducatives. Nous restons engagés dans cette voie, assurés qu'une éducation de qualité et équitable est un droit que nous défendrons sans compromis.* » ■

« Le pacte d'excellence est fondé sur l'ambition commune de renforcer la qualité de l'enseignement. »

UNE ÉCOLE CONVIVIALE POUR TOUS

« *L'école a toujours été un sujet sensible au cours de l'histoire de notre pays. Ce fut (et cela reste encore) l'un des points de cristallisation dans ce qui oppose les catholiques et les laïques. Depuis 1974, l'islam est devenu chez nous l'une des religions reconnues, lui donnant la possibilité, non seulement d'organiser des cours de religion dans les écoles publiques, mais aussi de créer des écoles islamiques - on en compte déjà huit à Bruxelles - qui ont été accueillies au sein du SEGEC, avec lequel elles ont conclu des accords pour l'introduction de leurs demandes de subsides. Ce qui ne favorise pas le vivre ensemble. D'autant que le monde musulman n'a jamais connu de véritable séparation entre le religieux et le politique.* »

Ce constat est celui de Jean-Claude Laes, juriste, fiscaliste, ancien chef de cabinet de Didier Reynders lorsqu'il était ministre des Finances. Il a aussi été échevin des Finances et de l'Enseignement à Woluwe-Saint-Pierre. Pour lui, il devient de plus en plus important de conclure un ambitieux accord sur l'école, afin de passer progressivement à une école conviviale pour tous. C'est le sujet de son ouvrage *Écoles islamiques : la communautarisation de l'enseignement. Pacte unioniste pour l'école conviviale de demain*. Cela demande(r) bien entendu une concertation entre toutes les écoles, ce qui suppose donc que les deux grands

pilliers laïque et catholique acceptent d'ouvrir un dialogue entre eux en surmontant les vieux tabous historiques.

L'auteur estime que cette école conviviale devrait adopter une approche pluraliste. Il est possible d'envisager des dispositions transitoires en créant un cadre réglementaire laissant l'école évoluer à son rythme vers ce modèle inédit. Il ne s'agit pas, bien sûr, de tout raser, mais de permettre à ces nouvelles dispositions de garantir à toute école qui en fait le choix de rester ce qu'elle est. « *Ce livre n'est en aucune façon rédigé contre les musulmans, insiste Jean-Claude Laes, car ce sont eux qui sont les premières victimes du cul-de-sac de l'apartheid qui engendre tout repli communautaire. Il nous appartient de leur tendre la main et de leur montrer - par nos actes - que nous souhaitons partager avec eux un désir universel de fraternité dans la foulée de ce que propose le pape François dans son encyclique Fratelli tutti-Tous frères. L'école conviviale que je préconise vise précisément à favoriser une réelle intégration de chacun à apprendre à goûter la saveur de l'autre, selon la belle expression de Jacques Sojcher, ancien professeur de philosophie à l'ULB.* » (M.L.)

Jean-Claude LAES, *Écoles islamiques : la communautarisation de l'enseignement. Pacte unioniste pour l'École conviviale de demain*, Paris, L'Harmattan, 2024. Prix : 19€. Via *L'appel* : - 5% = 18,50€.

Le cancan de Kanar

INTRANSITIVITÉ DE L'ÉGALITÉ



1 ENFANT = 1 ENFANT !

1 ENFANT RICHE = 1 ENFANT RICHE !

1 ENFANT PAUVRE = 1 ENFANT PAUVRE !

...MAIS 1 ENFANT RICHE
≠
1 ENFANT PAUVRE !



KANAR

Le père Michel Scheuer de retour de Beyrouth

LE LIBAN, UN MALADE EN RÉANIMATION

Jacques BRIARD

Après avoir été onze ans recteur des Facultés de Namur et passé un semestre sabbatique en bioéthique à Lille et à Paris, le père Michel Scheuer vient de vivre quatorze ans à l'université Saint-Joseph de Beyrouth. Il considère comme une chance le fait d'avoir pu se trouver dans la capitale de ce petit pays malmené. Et est depuis peu de retour en Belgique.

Appelé à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth pour y développer un Centre d'éthique et animer le Comité d'éthique de l'Hôtel-Dieu de France, son hôpital académique, Michel Scheuer vient de terminer des années « bien remplies, passionnantes et enrichissantes à tous points de vue ». Durant tout ce temps, il a fait partie du Comité national libanais d'éthique regroupant des membres de tous les horizons académiques et confessionnels, où il n'a jamais constaté de durcissement des positions en fonction des "blocs" chrétien et musulman. Et cela dans un contexte pourtant bien difficile.

DÉSILLUSIONS, RÉSIGNATION, EXIL

Michel Scheuer relève qu'aujourd'hui, la majorité des Libanais considèrent, à juste titre, qu'il n'y a plus d'État. « *La crise sociale, économique et, surtout, financière de l'automne 2019 a eu comme conséquence que plus de 80% de la population vivent en dessous du seuil de pauvreté. Les années covid ont été lourdes pour beaucoup de familles. L'explosion du port de Beyrouth, le 4 août 2020, a mis tout le pays à genoux. Et maintenant, la guerre entre Israël et le Hezbollah a envoyé plus d'un million de personnes sur les routes de l'exil interne pour fuir les bombardements au sud du pays et dans la banlieue sud de Beyrouth.* »

En débarquant au Liban il y a quatorze ans, le religieux avait été frappé par les écarts de niveau de vie qui se marquaient notamment dans les voitures en circulation, la diversité de standing des magasins et des restaurants, la proportion importante de jeunes fréquentant l'université et celle d'enfants non scolarisés. Le luxe le plus démonstratif côtoyait la misère la plus sombre. Ce fossé n'a fait que s'élargir depuis. « *Le Liban est aujourd'hui un malade en réanimation qui survit péniblement grâce à deux perfusions que sont, d'une part, l'apport financier de l'importante diaspora, soutenant énormément de familles restées au pays, et, d'autre part, le travail extraordinaire d'un nombre important d'ONG internationales et locales suppléant à la totale absence du secteur public.* »

Dans leur majorité, les Libanais n'ont plus confiance dans le monde politique et encore moins dans le secteur bancaire qui leur a fait perdre 95% de l'argent déposé. « *Tout se paie*

désormais en cash et le dollar a remplacé de fait le livre libanaise. Il règne aujourd'hui un climat lourd de désillusions, de résignation, de sentiment qu'il n'y a plus d'avenir pour cette nation qui vit depuis deux ans sans chef d'État et avec un gouvernement démissionnaire chargé des 'affaires courantes'. À l'université, plus de 80% des étudiants souhaitent, une fois leur diplôme obtenu, quitter le pays. »

RÉPARTITION CONFESSIONNELLE

Parmi les cinq millions de Libanais, un peu moins de 20% sont chrétiens. Si c'est à eux que revient la présidence de la République, depuis deux ans, leurs représentants politiques ne parviennent pas à se mettre d'accord sur un candidat. Les sunnites, à qui est attribué le poste de Premier ministre, constituent environ 40% de la population. Mais ils n'ont plus de vrai leader depuis que Saad Hariri, le fils de Rafic Hariri, l'ancien président assassiné, vit en Arabie Saoudite. Quant aux chiïtes, 40% restant de la population, parmi lesquels est choisi le président du Parlement, leur principal leader, Nasrallah, vient d'être tué par les Israéliens.

Toujours selon Michel Scheuer, la proportion de réfugiés constitue une réalité importante. « *Jusqu'au début de la récente 'guerre', on évaluait les Syriens vivant au Liban à plus de 1 500 000, principalement sunnites, et dont la moitié seulement sont enregistrés. Par ailleurs, plus de 400 000 Palestiniens vivent depuis septante ans majoritairement dans des camps, où ils sont tenus assez isolés de la population libanaise. Et les réfugiés irakiens sont estimés à plus de 100 000.* »

À ses yeux, le Liban ne semble pas maître de son destin, même s'il a des atouts importants, comme la proportion d'universitaires, le niveau de la pratique médicale et le multilinguisme (arabe, anglais et français) d'une bonne partie de la population. « *Malheureusement, déplore-t-il, les décisions qui le concernent se prennent à l'étranger. D'un côté, on voit le poids de l'Iran - et donc de la Russie - qui impose les orientations politiques, dont la récente guerre est une illustration. De l'autre, c'est l'Arabie Saoudite - et de plus en plus aussi la Turquie - qui mène la danse avec l'appui des États-Unis. Cette tension entre les deux blocs se retrouve dans la dimension "confessionnelle" qui caractérise la réalité politique du pays. Or, de nombreux jeunes se refusent aujourd'hui à réfléchir à l'avenir du Liban en termes confes-*



© UNICEF

DANS UN PAYS DETRUIT.
Des habitants désespérés et sans avenir.

sionnels et partent à l'étranger plutôt que de changer cette réalité politique sur place. »

DIVERSITÉ DES ÉGLISES

Dans ce paysage assez sombre, la diversité des Églises est plutôt vue par Michel Scheuer comme un point positif auquel on s'habitue très vite sur place. « À côté des maronites, qui constituent le groupe le plus important, il y a les Grecs orthodoxes, les Grecs catholiques, les Syriens, les Chaldéens, les Arméniens et les Coptes... Sans oublier les catholiques de rite "latin" ! J'ai célébré chaque dimanche la messe en ce rite en français dans une paroisse maronite avec au moins 30% d'orthodoxes dans l'assemblée. Un autre point très positif est le nombre d'écoles, universités, hôpitaux, dispensaires créés par des communautés religieuses catholiques et qui accueillent élèves ou patients de toutes confessions. Certaines écoles catholiques comptent beaucoup plus d'élèves musulmans que chrétiens. »

« Mais s'il y a heureusement de nombreux chrétiens, prêtres, religieux et laïcs qui se dépensent dans des ONG pour les plus délaissés, rejetés, malades et personnes en situation de handicap, l'Église, ou plutôt les Églises dans leurs visibilités institutionnelles, n'apparaissent pas du tout comme une Église "servante et pauvre". Ainsi, l'Église maronite est le plus grand propriétaire immobilier du pays et de nombreuses communautés religieuses ont des couvents d'un luxe déconcertant. Dans leurs prises de parole, bon nombre de patriarches ou évêques confondent trop souvent l'Évangile avec la politique. Si bien que leurs interventions sont interprétées comme des plaidoyers en vue de conserver leurs privilèges, leurs droits et leurs patrimoines. Aussi, leur crédibilité est devenue très peu importante, jusque parmi leurs ouailles. » Ceci le conduit à estimer qu'au Liban, « l'Église – les Églises – a un réel besoin de prophètes qui osent dénoncer les abus et prendre ouvertement le parti de tous ces petits qui sont ses frères ». ■

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

« Institution fondée et animée par les jésuites, l'Université Saint-Joseph assure toutes les formations, comme le font les universités dites "complètes" en Belgique, hormis la médecine vétérinaire, explique Michel Scheuer. Elle accueille un peu plus de huit mille étudiants provenant de toutes les communautés du pays : chrétiens des diverses Églises, musulmans sunnites ou chiïtes et druzes. Cette diversité se retrouve également dans le corps enseignant et le personnel administratif. » Le Centre universitaire d'éthique assure une importante charge de cours dans les différentes facultés et soutient le Comité d'éthique interfacultaire dont la mission garantit toutes les recherches effectuées par les étudiants, doctorants et enseignants-chercheurs au sein de l'université, à l'exception de ceux de la Faculté de médecine. Les projets de recherche de cette dernière font l'objet de l'attention du Comité d'éthique de l'hôpital, l'hôtel-Dieu de France.

COMITÉ D'ÉTHIQUE

« La tâche la plus lourde concerne ce comité qui a obtenu l'accréditation du ministère de la Santé et assure quatre missions : garantir le caractère éthique de toutes les recherches effectuées au sein de l'hôpital et de la faculté de médecine, examiner les demandes de greffes d'organes entre vivants, étudier celles d'interruption de grossesse pour raisons médicales et, surtout, accompagner les équipes soignantes lorsqu'elles sont hésitantes quant à la décision de soins à prendre pour un patient. Toutes les grandes problématiques actuelles en matière de bioéthique sont des interpellations quotidiennes pour les membres du Comité d'éthique, notamment tout ce qui touche au début et à la fin de vie : procréation médicalement assistée, anomalies génétiques, acharnement thérapeutique, respect de la volonté du patient... Mais on doit évidemment tenir compte des caractéristiques de la culture orientale et, par exemple, pouvoir gérer les interventions parfois intempestives de proches du patient qui risquent de faire oublier que c'est l'avis de ce dernier qu'il faut toujours privilégier. »

Une vie dévouée à la justice

Thierry MARCHANDISE

NATHALIE GALLANT, **UNE AVOCATE** *SUR LES ONDES*

Nathalie Gallant est avocate pénaliste au barreau de Bruxelles. Redoutable aux yeux de ses pairs, elle est parfois redoutée par ses adversaires à la barre. Elle est aussi médiatisée, car elle est considérée comme une experte en matière de justice pénale. Ainsi est-elle régulièrement présente sur LN24 et à la RTBF.

« **L**orsque je suis sur les ondes de la Première ou face à des interlocuteurs sur LN24, explique Nathalie Gallant, je ne veux pas faire de la figuration, mais porter haut les valeurs du monde de la justice, les défendre et les expliquer en faisant preuve de pédagogie. J'avoue également qu'il est enrichissant de débattre et d'échanger avec des profils différents de ceux que je côtoie au quotidien. C'est aussi l'intérêt de l'exercice que je prépare avec beaucoup de sérieux. »

Cette avocate pénaliste se prête en effet volontiers au jeu médiatique, rangeant momentanément sa toge pour commenter l'actualité judiciaire. Ainsi la retrouve-t-on régulièrement à la télévision, sur la chaîne d'info en continu, ou à la radio, à la RTBF dans *Matin Première*. Cette émission a, selon elle, le mérite de présenter la justice de manière accessible et de montrer que la magistrature et le barreau peuvent avoir des objectifs et des aspirations communs. Elle constate d'ailleurs avec satisfaction que les journalistes n'essayent pas de la prendre en traître. L'intérêt de ses interventions médiatiques est de défendre un secteur bien souvent malmené et en manque de moyens depuis trop longtemps.

TIMIDE, MAIS DÉBROUILLARDE

Arrière-arrière-petite-fille d'un ministre de la Justice et fille de diplomate, ce qui l'a amené à beaucoup voyager dans son enfance, Nathalie Gallant imagine à l'adolescence être avocate, psychiatre ou antiquaire, par passion pour les antiquités. Elle choisit la première voie, revêtant la toge à 23 ans. Mais, ainsi qu'elle le reconnaît en souriant, sa profession la conduit aussi à faire un peu de psychiatrie. Son premier travail comme avocate stagiaire, la jeune femme le décroche dans un cabinet spécialisé en droit financier. Un peu timide, elle n'en reste pas moins débrouillarde. En sept mois, elle se constitue sa clientèle, ce qui lui permet d'ouvrir son propre cabinet.

Elle se souvient de la panique qui l'a prise lors de sa première entrée en salle d'audience et de sa difficulté à trouver les mots, attendant que la salle se vide pour parler publiquement. « J'ai eu tout au long de ma carrière d'importantes rencontres. J'étais entourée de véritables ténors. Quant à la clientèle, les choses ont bien changé. Les voyous, à l'époque, avaient une certaine éthique, une forme de respect qu'on ne retrouve plus toujours aujourd'hui. Je ne vais pas vous servir un "c'était mieux avant", mais cette époque est révolue. »

L'AFFAIRE GENEVIÈVE LHERMITTE

Interrogée sur les affaires marquantes qu'elle a eu à traiter, Nathalie Gallant répond que chaque dossier est particulier. Après un instant de réflexion, elle se souvient du procès de Geneviève Lhermitte, cette mère de famille qui, en 2007, a égorgé ses cinq enfants à Nivelles. « Avec le recul, je me rends compte qu'en tant que représentant des parties civiles, j'ai eu des paroles très dures vis-à-vis d'elle. Pour le reste, l'histoire en tant que telle, mais également le cirque médiatique autour de ce dossier, étaient marquants. » Grand banditisme, terrorisme, narcotrafiants, parricides, affaires financières... l'avocate pénaliste a tout vu, ou presque. Et cela fait près de trente ans que cela dure. « Si la plupart des gens ne retiennent que les affaires les plus sordides, j'ai aussi représenté des victimes dans d'autres dossiers », rappelle-t-elle, dotée d'une énergie que ses confrères lui reconnaissent.

Divorcée du père de son fils, elle a renoncé à une vie de famille qui lui semble difficilement compatible avec une activité professionnelle à ce point intense. Au moment de la rencontre, elle sort d'ailleurs d'une cour d'assises et s'apprête à se rendre dans une autre. Son emploi du temps ne laisse que peu de place à autre chose que les salles d'audience et les visites en prison. Elle y va régulièrement le dimanche, car, ce jour-là, il y a moins d'activités dans l'établissement pénitentiaire et elle peut enchaîner les entretiens avec ses clients.

À propos de ces lieux d'incarcération, Nathalie Gallant confirme que la situation est catastrophique. Ainsi à la prison de Haren, où elle se rend souvent, l'absence d'effectifs a pour conséquence qu'il y a des manquements dans tous les domaines. « Elle est devenue une vraie machine à récidive, s'alarme-t-elle. Comme il n'y a pas assez d'agents, les détenus sont livrés à eux-mêmes. Ils passent beaucoup de temps au préau qui, faute de contrôles, est devenu un lieu où se préparent les prochains coups... Et même des détenus poursuivent, de la prison, leur trafic de stupéfiants. Car les téléphones circulent comme des petits pains... »

« Pratiquer la langue de bois ne suscite pas le respect. Moi, je veux être respectée. Que ce soit au tribunal ou dans les médias. »

« Le peu de temps que je consacre à autre chose que le travail, je le passe ailleurs pour un peu de vacances, pour des voyages qui me permettent de découvrir d'autres personnes et d'autres cultures. J'aime lire, j'écris beaucoup et je fais de la photo. Cela paraît quelque peu cliché, mais ce sont des choses simples. Je suis comme tout le monde ou presque... »

UNE FEMME DANS LA JUSTICE

Les avocats pénalistes sont toujours dans l'urgence et les imprévus sont nombreux. À cela s'ajoute le manque de moyens de la magistrature qui se répercute sur ce métier. « Le peu de temps que je consacre à autre chose que le travail, je le passe ailleurs pour un peu de vacances, pour des voyages qui me permettent de découvrir d'autres personnes et d'autres cultures. J'aime lire, j'écris beaucoup et je fais de la photo. Cela paraît quelque peu cliché, mais ce sont des choses simples. Je suis comme tout le monde ou presque... »

Comment s'est-elle fait une place dans le monde judiciaire majoritairement masculin ? « C'est une question de personnalité, pas de genre, estime-t-elle, avec le franc-parler qui la caractérise. Je ne me considère pas comme une féministe. Chacun se fait une place et un nom en se battant pour y arriver, en travaillant dur. Il y a des combats qui me dépassent, d'autres que je peux comprendre, mais sans arborer une étiquette féministe. C'est mon avis et peut-être qu'il ne plaît pas, mais je le pense donc je le dis. »

« Avec le temps, je prends chaque épisode de ma vie comme une leçon. Peut-être par sagesse, parce que le temps passe et qu'on prend de l'âge. Mais je n'ai aucun regret. D'autant que lorsque quelque chose ne va pas, je ne me gêne pas pour le dire. Pratiquer la langue de bois, ça ne suscite pas le respect et moi, je veux être respectée. Que ce soit au tribunal ou dans les médias. » Une preuve de son refus de toute langue de bois ? Si, sur le plan politique, elle reconnaît voter MR, elle considère que « les propos de Georges-Louis Bouchez sont poujadistes et électoralistes quand celui-ci estime que les détenus doivent participer à leurs frais de détention ». ■



Le 19 avril 1943, âgé de 11 ans, Simon Gronowski sautait d'un wagon du 20^e convoi qui l'emmenait vers les camps de la mort. Il faudra ensuite soixante ans avant que cet avocat bruxellois se mette à témoigner. À 93 ans, lutter contre l'extrême droite est devenu le moteur de sa vie.

Simon GRONOWSKI

« LA VIE N'EST FAITE QUE DE MIRACLES »

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

— **De la fin de la Seconde Guerre à celle du XX^e siècle, vous vous êtes tu. Pourquoi ?**

— Je n'ai pas parlé parce qu'à constamment évoquer ce qui avait été le drame de mon enfance, j'en aurais fait une dépression. J'avais aussi beaucoup de copains qui voulaient me voir, mais par pour entendre des choses pareilles. Et puis, je devais construire mon existence. Ma mère m'a donné la vie deux fois. La première, quand je suis né. La seconde, quand elle m'a poussé hors du wagon. Si elle l'a fait, c'est pour que mon existence ne soit pas un échec, que je la réussisse et puisse donner la vie. Pas pour que je sois malheureux. Je suis donc heureux par fidélité à mes parents. Être uniquement dans le passé est morbide. Il faut vivre pour le présent et l'avenir, mais sans jamais renier le passé.

— **Voilà pourquoi vous avez été avocat ?**

— Au barreau, je ne voulais pas que mes confrères connaissent mon histoire. J'étais discret et un peu honteux d'avoir été persécuté pour le fait d'être juif. On aurait pu me soupçonner de chercher la pitié. Mais personne ne m'a interrogé. Mon cas n'en était qu'un parmi des milliers. Je n'ai pas parlé, mais ce n'était pas un secret. Mes proches savaient l'essentiel : que j'avais sauté du train et perdu ma famille. Pas plus.

— **Et puis, soixante ans après, il y a eu un déclic...**

— Un ami me répétait que je devrais "crier" mon histoire, mais je remettais toujours cela au lendemain. Jusqu'à ce que certaines personnes importantes pour moi me disent qu'il fallait que j'écrive un livre. Tout s'est concrétisé quand un éditeur s'est engagé à le publier. Beaucoup de rescapés ont écrit leur histoire, parfois en l'enjolivant. Moi pas. Je tenais à être rigoureux. Mon but était de lutter contre les négationnistes. Pour s'y opposer, il ne faut pas avancer un fait qui ne soit pas prouvé. Il faut être précis. Dans ma cave, j'avais une malle qui m'avait suivi partout, mais que

« Non seulement je pouvais, mais je devais pardonner. »

je n'avais jamais voulu ouvrir. Elle comprenait tous les documents de la famille, et des photos d'époque. J'ai pris mon courage à deux mains. Et je l'ai ouverte.

— **Et vous avez replongé dans un passé refoulé...**

— Je l'avais enfoui au fond de ma mémoire, mais sans jamais lui tourner le dos. J'ai mené des recherches, essayé de comprendre tout ce qui s'était passé. Lors de la rafle, j'avais 11 ans. Je suis encore là. Ceux qui en avaient 25 sont morts. La mémoire ne dépend pas des témoins, mais des historiens, des documents d'époque, des photos. Et des œuvres de fiction. Bien des gens ont décliné leur histoire. J'ai lu beaucoup de ces livres. Je ne les lis plus, car ils présentent tous le même récit de chagrin, de misère, de douleur, de souffrance. À ma connaissance, mon cas est un peu différent. De toute la déportation, je suis le seul enfant de 11 ans qui a pu s'évader d'un train de la mort. Et le seul rescapé qui a reçu une demande de pardon de la part d'un de ses tourmenteurs.

— **Peut-être aussi le seul à avoir comme ami le fils d'un ancien nazi ?**

— Koenraad, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est le fils d'une famille de nazis flamands de Gand. Il avait six ans en 1940. Son père est mort sans avoir regretté ses crimes, mais en lui léguant le fardeau de sa culpabilité. Comme moi, il a gardé le silence pendant soixante ans. Avant d'exploser dans un livre paru en 2009. Un garçon de seize ans, qui avait lu ce livre, m'a proposé de le rencontrer, car il croyait bon de réunir le fils d'un nazi, antisémite féroce, et l'enfant des victimes. Ainsi est née notre amitié. Aujourd'hui, Koenraad est plus qu'un ami, il est mon frère. Nos peines ne sont pas comparables, mais je comprends la sienne. Qui souffre le plus, le fils de la victime ou celui du criminel ? La réponse est impossible.

— **C'est via Koenraad que vous avez pardonné à un de vos anciens geôliers...**

— Il m'a signalé qu'un de mes gardiens de Malines voulait me demander pardon. Je lui ai pardonné parce qu'il regrettait son crime et se repentait. Il avait fait la démarche de vouloir me voir, et était sincère. Car, même si son but était de soulager sa conscience, il n'avait aucun intérêt matériel à me demander cela. Non seulement je pouvais, mais je devais pardonner. Ce que j'ai aussi fait parce que je n'ai jamais eu de haine.

— **Les religions parlent souvent de pardon. Appartient-il à votre héritage religieux ?**

— J'ai pardonné pour des raisons humaines, humanistes, pas religieuses. La vie est impossible sans pardon, sans réconciliation. Si j'avais refusé de pardonner, j'aurais maintenu des deux côtés l'amertume et la haine. Je suis pour rassembler les hommes plutôt que les séparer. On me demande parfois si cela ne me rend pas triste de raconter cette histoire triste. Je réponds que cela me rend heureux. Parce qu'à partir de mon vécu, je suis légitime pour envoyer un message positif pour l'avenir. Un message d'optimisme, d'espoir, de confiance en l'homme. De paix et d'amitié. C'est ma mission. Tout le monde ne peut pas faire cela.

— **Vous parlez de mission d'espoir. Mais votre histoire n'est pas optimiste...**

— On peut avoir de l'optimisme quand on rencontre son geôlier et qu'on lui pardonne. Actuellement, il se passe des choses horribles dans le monde. Au point que je ne veux plus regarder la télévision. Notamment les images d'enfants bombardés. Mais je garde ma foi dans l'avenir. C'est quand ça va mal qu'il faut être optimiste. Sinon, on cède au désespoir. Or, tant qu'il y a de la vie, il y a l'espoir. J'ai confiance dans le monde. Je crois que l'homme est bon. Comment en douter, alors qu'un petit gendarme a risqué sa vie pour me sauver ? Alors que, après mon évasion, j'ai été recueilli par des familles catholiques qui m'ont soigné comme leur enfant et m'ont sauvé en risquant la mort. Je ne suis pas là pour dire : « Ça va mal, il y aura la guerre. » La vie est un combat permanent, mais elle est belle. Personne n'est à l'abri de l'épreuve. Demain,

on peut perdre un père ou un frère. Faut-il alors désespérer ? Il faut surmonter le drame. Ne pas vivre dans l'amertume et l'aigreur, mais dans le bonheur.

— **Ce sentiment est maintenant le vôtre. Mais l'avez-vous toujours eu ?**

— J'ai trouvé la force de surmonter tout cela parce que la partie la plus importante de la vie est le début. Quand naît un bébé, s'il n'est pas tout de suite pris dans les bras par l'amour, il est marqué pour toujours. J'étais un bébé adoré, le soleil de ma famille. J'ai reçu de l'amour. La deuxième chose qui m'a aidé est la musique. J'adorais ma sœur, grande pianiste classique qui aimait le jazz. Après la guerre, quand j'ai compris qu'elle ne reviendrait pas, sans avoir appris la musique ni lire une note, je suis devenu pianiste de jazz. À 17 ans, j'avais mon orchestre. J'ai toujours fait du jazz et j'en fais encore. Le jazz a été un facteur d'équilibre, d'intégration. Mon *Concert pour la Paix*, par exemple, a eu lieu ce 11 novembre dans un club près de la place Fernand Cocq, à Bruxelles. C'était formidable.

— **Quel est votre rapport à la foi et à la religion ?**

— Mon père était un homme croyant en Dieu. Hospitalisé lors de notre arrestation, il s'est caché toute la guerre. Il a douté des hommes, mais jamais de Dieu, et m'a donné une éducation dans la religion juive. Après mon évasion, je priais tous les jours Dieu de me ramener ma mère et ma sœur. Je m'adressais à Lui, mais aussi à Jésus, car, en priant les deux, elles pouvaient revenir plus vite. Fin 1946, après avoir prié en vain pendant des mois, j'ai compris qu'elles ne reviendraient pas. Et j'ai perdu la foi. Si Dieu existait, il n'aurait pas permis cela. Pour moi, c'est l'homme qui a créé Dieu, et pas le contraire. Je suis devenu athée, mais je ne critique pas les gens qui ont la foi. Je les envie.

— **En vous écoutant, on pourrait pourtant dire que Dieu n'a cessé de veiller sur vous...**

— C'est le hasard qui gouverne le monde. Les miracles que j'ai vécus sont dus au hasard. Quand je saute du train, c'est au hasard. Puis je tombe sur un gendarme qui est un résistant. Son frère a été fusillé par les nazis. Vous vous rendez compte du hasard ! J'aurais pu tomber sur un partisan des nazis. Mon père a rencontré ma mère par hasard. Le hasard est partout...

— **Vous vous dites athée, mais pas agnostique ?**

— Pour moi, il n'y a pas de doute. Avoir la foi, quelle que soit la religion, c'est penser qu'il y a un Dieu tout puissant, qui crée tout. Et qu'après la mort, il y a une autre vie. Pour apporter la consolation au fait qu'on va mourir. Heureusement que le christianisme interdit le suicide, sinon tout le monde voudrait mourir pour rejoindre le paradis... La vie est la seule valeur. La mort, c'est fini. Comme il n'y a que la vie, il faut en profiter. Ne pas la gâcher, faire des erreurs. Après la vie, l'homme n'est plus un sujet, mais un objet.

— **Que diriez-vous de vos origines juives ?**

— Un juif est quelqu'un qui pratique la religion juive. Si, en plus, il croit en Dieu, c'est la cerise sur le gâteau. Moi qui suis athée, je ne suis plus juif. Mais je n'ai jamais renié mes origines : celles de fils d'un sans-papiers. Évidemment, je suis d'origine juive. Mais cela ne m'intéresse plus. Je suis un homme comme tout le monde. J'agis en liberté. On me dit parfois : « Tu dis que tu n'es pas juif, mais des gens vont te considérer comme tel. Tu pourrais même être encore persécuté comme juif. » S'il y a des gens qui font l'amalgame entre Israël et la communauté juive, je pourrais en être victime. Mais qui décide de qui je suis ? Uniquement moi. Je dénie à quiconque le droit de me définir.

— **Quelle est votre vision du conflit israélo-palestinien ?**

— Je ne prends parti ni pour l'un ni pour l'autre. Ces deux peuples-là sont des peuples que j'aime, qui sont formidables. J'ai des amis des deux côtés, alors pourquoi prendre parti ? Sauf pour les victimes. Et surtout les enfants. Toutes les vies sont égales. Celle d'un enfant palestinien a autant de valeur que celle d'un enfant israélien. Je veux la paix. Je prétends que ces deux peuples ont tout pour s'entendre et qu'un jour ils la feront. Parce qu'il n'y a pas de guerre éternelle, et que l'homme est fondamentalement bon. Une solution à deux, un, trois ou quatre États, cela n'a pas d'importance. Il faut que, partout, tout le monde ait les mêmes droits. Tant qu'il y aura une partie ou un peuple qui veut l'emporter sur l'autre, ou une partie dominée par l'autre, il n'y aura pas la paix.

— **Votre mission est de lutter contre l'extrême droite. Pourquoi ?**

— Tous les jours, la démocratie peut être menacée. L'extrême droite est un danger pour l'humanité et la jeunesse. C'est le berceau du fascisme, du nazisme, du racisme et de l'antisémitisme dont j'ai été la victime. Pour lutter contre elle, il y a deux moyens pacifiques. Le premier est le devoir de mémoire et de connaissance. Quand on informe sur les crimes des nazis, ceux du génocide arménien ou du Rwanda, les jeunes rejettent l'extrême droite. Le deuxième moyen est électoral. La seule fois où l'Homme a son mot à dire est quand il vote. Quand je vais dans une école en Flandre, je dis : « *Stem nooit Vlaams Belang.* » En France, ne votez pas Le Pen. Tous ceux qui votent pour ces partis ne sont pas des fascistes. Ils sont souvent trompés ou se trompent. Mais, dans les dirigeants de ces partis, il y a des gens dangereux qui se diabolisent en mettant une belle cravate, ne sont plus des brutes sanguinaires et présentent bien. Cela trompe d'autant plus. Il y a toujours un danger. S'il n'y en avait pas, je ne me fatiguerais pas à aller dans les écoles et à lutter.

« À partir de mon vécu, je suis légitime pour envoyer un message positif pour l'avenir. »

— **Qu'est-ce que vous fait vous lever le matin ?**

— Je suis curieux et passionné par la rencontre de l'autre. Je découvre tout le temps de nouveaux publics. Je vais dans des écoles en Belgique, France, Angleterre, Allemagne, Amérique... Partout, je trouve les jeunes formidables. J'admire beaucoup ceux qui prennent des risques. Mon moteur de vie est d'aider les gens. Je dis cela aux jeunes : le bonheur est de pouvoir aider l'autre. Ne pas s'engager qu'envers soi, mais pour l'autre.

— **On vous a déjà proposé d'adapter votre livre au cinéma ou au théâtre ?**

— Il y a eu un projet projet de film, mais il n'a pas abouti.. En 2015, le musicien anglais Howard Moody a fait de mon livre un opéra. Son titre *Push* ("pousser") évoque le geste de ma mère qui m'a jeté hors du train. L'œuvre a été jouée dans plusieurs pays et à La Monnaie, à Bruxelles. Et en janvier 2025 elle le sera à Barcelone. Moody m'a dit : « *Votre vie est un peu spéciale !* » Je lui ai répondu : « *Elle n'est faite que de miracles !* ». ■

Simon GRONOWSKI, *L'enfant du 20^e convoi vers Auschwitz* (réédition augmentée), Bruxelles, Racine, 2024. Prix : 24,95€. Via *L'appel* :- 5% = 23,70€.

Dans les bassins d'Annevoie

Textes et photos : Stephan GRAWEZ

FLORENT PERPÉTUE LA PISCICULTURE

On connaît les *Jardins d'Annevoie* pour leur réputation. Mais moins les bassins d'Annevoie pour leur dégustation... de truites. Depuis janvier 2023, Florent Coninck a repris la pisciculture Le Chêneau fondée en 1985 par François Dejardin. Une passion nouvelle pour cet ancien entrepreneur digital plutôt formé à la gestion qu'à la bio-ingénierie ou à l'agro-alimentation. « *J'aime le lien entre nature et cuisine, avec une valorisation des produits locaux* », raconte-t-il.



ÉCRIN NATUREL.

Florent Coninck et François Dejardin aiment faire découvrir leur métier lors de visites ouvertes au public. Les bassins sont alimentés par quatre sources qui débitent cinq mille deux cents litres par minute ! Florent élève des truites arc-

en-ciel, une variété importée d'Amérique du Nord vers 1880, qui grossit plus vite que la truite fario et donne une chair plus dense. De la famille des salmonidés, elle est moins grasse et à un goût plus fin que le saumon.



EAU DOUCE.

« La truite aime l'eau douce et le froid, explique l'ancien pisciculteur, François. Ici, elle sort de terre à 10°C, une température idéale pour la pisciculture. Même par fortes chaleurs, elle restera autour des 12°C ». Le dénivelé des terrains d'Annevoie enrichit aussi l'eau en oxygène.



SEPT BASSINS.

Durant son élevage, chaque truite passera une dizaine de fois entre les mains de Florent. Les bassins sont triés toutes les trois semaines, afin d'évaluer le nombre de truites et de bien doser la quantité de nourriture. Une de quatre cents grammes donnera environ deux cents grammes de chair.



MÉTIER EXIGEANT.

En 1980, il y avait cent-vingt piscicultures en Wallonie. Aujourd'hui, seulement quarante, dont trois en filière alimentaire. Les autres font de la reproduction et du transport. La pisciculture en eau vive est moins dépendante du réchauffement climatique (et donc des eaux) que l'élevage en étang.



À L'ATELIER.

Après l'abattage à Annevoie, la transformation des truites s'effectue à l'atelier de Godinne, où l'on sépare la production selon le produit fini : fraîche ou fumée... En période de fête, François réalise jusqu'à deux fumages par jour. Pour chacun d'eux (à la sciure de chêne), en moyenne trois cent cinquante

truites sont portées à 60° pendant sept heures. Les truites fumées (60% de la production) sont vendues de manière constante durant l'année ; alors que les fraîches connaissent un pic d'avril à septembre. Sans compter les fêtes de fin d'année où la demande est forte pour les deux produits.



CONTRÔLER LA CHAÎNE.

La production de la pisciculture du Chêneau trouve ses débouchés dans les restaurants, le commerce en circuit court ou dans certaines grandes surfaces valorisant des produits locaux. Florent livre environ vingt-cinq magasins en direct, même jusque Mons, Bruxelles ou Luxembourg... Une manière de contrôler la chaîne de l'élevage au produit fini et à sa distribution.



PERSPECTIVES.

La qualité et le goût sont les critères chers à Florent. L'alimentation des truites est à base de farine et d'huile de poisson. Il aimerait essayer les insectes, mais la production n'est pas encore suffisante. Il a aussi d'autres projets, comme un filet de truite fraîche façon "gravelax" (une méthode nordique à base de sel, sucre et épices) ou des rillettes.

lecheneau.be

Une figure spirituelle au service de l'amour

AMMA, LA FEMME QUI EMBRASSE LE MONDE

Alexandra TEKLA

Née en Inde dans un village de pêcheurs, Amma est devenue une guide spirituelle d'envergure mondiale. À travers ses étreintes, elle transmet la compassion et l'amour. Dans le livre *Il est urgent d'aimer*, Pierre Lunel raconte le parcours de cette femme extraordinaire, qui a transformé un geste simple en un message de paix.

Elle est appelée Amma, qui signifie "mère" en sanskrit. Mais pour des millions de personnes, elle est bien plus qu'une simple figure maternelle. Née il y a 68 ans dans une famille modeste du Kerala, un petit village de pêcheurs dans le sud de l'Inde, elle grandit au milieu de la nature et d'une communauté soudée. Pourtant, dès son plus jeune âge, elle se distingue des autres enfants par sa singularité. « Elle jouait beaucoup, elle était même une cheffe de bande qui inventait des jeux pour ses camarades. Mais, à côté, elle était également différente. On la retrouvait souvent seule dans des endroits étranges. Elle contemplant les vagues, face à la mer, ou bien elle se promenait dans la forêt, écoutant le bruit du vent et des animaux, dont elle était très proche », raconte Pierre Lunel, qui vient de lui consacrer un deuxième livre, *Il est urgent d'aimer*.

LE GESTE D'UNE MÈRE

Sa compassion naturelle pour ceux qui l'entourent se manifeste très tôt. Alors que ses frères et sœurs poursuivent leurs études, Amma quitte l'école pour aider sa mère à la maison et soulager les souffrances des autres. « Dès son adolescence, certains la trouvent fascinante, tandis que d'autres la rejettent. Même ses proches ne savent pas comment la comprendre. » Cette originalité l'oblige à affronter certaines épreuves. Elle refuse les mariages que ses parents essaient de lui imposer, au point de s'enlaidir volontairement pour dissuader ses prétendants. « À 18 ans, elle n'est pas mariée, ce qui, en Inde, est quelque chose de très suspect. Son frère, agacé par son comportement mystérieux, va même jusqu'à être brutal avec elle et la jeter dehors de sa maison. Elle a dû dormir à la belle étoile. Pourtant, au milieu des animaux, elle est heureuse, vivant une véritable unité avec la nature. » Cette unité est d'ailleurs au cœur de la spiritualité d'Amma, qui considère la nature et les hommes comme égaux.

C'est à cette époque que son geste emblématique apparaît. La rumeur d'une jeune femme extraordinaire se transmet dans les villages voisins. Des hommes et des femmes, cu-

rieux, viennent la voir pour lui raconter leurs malheurs. Alors, naturellement, Amma les prend dans ses bras pour les reconforter. « C'est comme ça que ses étreintes sont nées, tout simplement, explique Pierre Lunel. Ce n'est pas venu de grandes théories. Amma se sent mère, et que fait une mère face à la souffrance de ses enfants ? Elle les prend dans ses bras. » Au début, cette façon d'agir choque la communauté indienne. « En Inde, on n'embrasse pas en public. Alors, voir une femme non mariée faire cela, et en plus avec des hommes, c'est quelque chose de mal vu. » À ces critiques, Amma répond tout simplement qu'une mère ne fait pas de différence entre ses enfants, qu'ils soient des garçons ou des filles. Ils souffrent, et leur souffrance est la sienne.

UNE SPIRITUALITÉ UNIVERSELLE

La renommée d'Amma grandit lentement, mais sûrement. « Ce n'est pas arrivé du jour au lendemain, constate son biographe. Elle a continué, pendant des années, à répondre aux souffrances des autres avec une infinie compassion. Ses étreintes sont puissantes, les personnes qui l'embrassent disent ressentir comme un coup de foudre. Mais cela va bien au-delà de cela : Amma cherche des solutions concrètes à leurs problèmes du quotidien. Qu'il s'agisse d'une femme en détresse ou de poules malades, elle traite tous les problèmes de la même manière. C'est ça, la compassion. Se mettre à la place des autres, les traiter avec respect, sans porter de jugement de valeur sur la qualité de la souffrance éprouvée. »

Sa simplicité et son authenticité touchent tous ceux qui la rencontrent. En 1987, elle est invitée pour la première fois aux États-Unis, puis en Europe. À chacun de ses passages, les foules ne cessent de grossir. « Les premiers à l'accueillir en France la recevaient dans des salons avec à peine une cinquantaine de personnes. Aujourd'hui, ils sont des milliers. » Amma ne prêche pas une religion, mais un message universel, compréhensible partout dans le monde, qu'importent les cultures. « Elle ne parle pas en tant qu'Indienne, mais en tant que femme, que mère, avec des mots simples et compréhensibles par tous, que vous viviez en Amérique

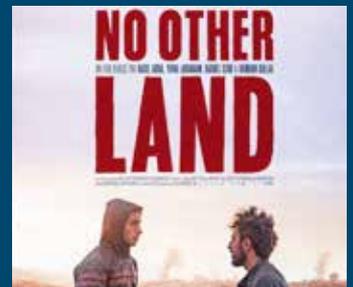
INDICES

JUBILAIRE.

2025 est une Année sainte pour l'Église catholique et celle du 1 700^e anniversaire du concile de Nicée pour les Églises chrétiennes.

PRIMÉ.

Coproduction soutenue par Entraide et Fraternité, le film *No Other Land* où Palestiniens et Israéliens portent un même regard sur la colonisation en Cisjordanie a reçu une trentaine de prix dans des festivals, dont à la Berlinale.



INFILTRÉ ?

L'arrivée d'un directeur proche de l'extrême droite allait-elle contaminer le groupe catholique français Bayard, propriété des Assomptionnistes, éditeur du journal *La Croix* et de nombreux magazines, notamment pour les jeunes ? C'était la crainte des syndicats, qui ont fait tant de bruit que cette nomination a fini par être annulée...

JUGÉ.

Un tribunal du Salvador a ordonné un procès par contumace contre l'ex-président Alfredo Cristiani pour l'assassinat de six prêtres jésuites en 1989, pendant la guerre civile.

NOUVEAU.

Le droit canonique de l'Église catholique comptera prochainement un nouveau délit, celui d'"abus spirituel". Jusqu'à présent, on ne parlait que de "faux mysticisme".

COMPASSION.

Elle prend à son compte la souffrance des autres sans jamais juger.

latine, en Europe ou en Inde. » Son enseignement, à l'image des paraboles de Jésus, repose sur des anecdotes tirées de la vie quotidienne. « *Ce qu'elle enseigne, ce n'est que la traduction de ce que tous les gens viennent lui raconter* », résume Lunel.

ÉGALITÉ HOMMES-FEMMES

Amma s'inscrit dans la mystique indienne qui prône une transformation intérieure. Elle demande toujours : « *Vous voulez changer le monde ? Commencez par vous transformer vous-même.* » Elle met également un point d'honneur à promouvoir l'égalité hommes-femmes. Dans ses discours, elle utilise l'humour pour dénoncer le machisme, tout en appelant à une complémentarité respectueuse entre les deux genres. « *Elle ne traite pas les hommes de moins que rien, elle leur montre simplement que leur soi-disant supériorité est absurde. Elle en fait une description ridicule, ce qui finit par les faire rire.* » Amma agit dans les villages indiens afin d'éduquer les filles, car elle considère que l'égalité commence par l'éducation. Parallèlement, elle développe une œuvre humanitaire titanesque. Son réseau *Embracing the World* finance des hôpitaux modernes, des universités de premier plan, des orphelinats, des écoles pour filles et des programmes pour autonomiser les femmes dans plus de trente mille villages. « *Quand on voit la difficulté de construire des réseaux humanitaires, elle a réussi à réaliser en cinquante ans ce que certaines ONG mettent un siècle à accomplir, c'est énorme.* »

Ce qui la rend si unique est également cette connexion qu'elle semble entretenir avec

l'au-delà. « *Elle incarne une jonction rare entre le corps, l'esprit et l'âme, que seules les mystiques peuvent comprendre.* » Si elle possède aujourd'hui une influence mondiale, elle ne tente cependant pas de convertir ceux qui vont la voir, comme Lunel en a fait l'expérience. « *Une fois, elle a compris que j'étais séduit par la spiritualité indienne. Alors, elle m'a conseillé de plutôt creuser ma voix chrétienne, car c'est ma religion.* » Il l'a déjà rencontrée à trois reprises, et il a expérimenté son don, comme il le relate : « *Elle m'a donné un nom, Siddhartha. Tout de suite, ça m'a frappé. Siddhartha, c'est le nom du héros d'un roman qui a marqué ma jeunesse. Au fond, ce héros me ressemble beaucoup car nous avons une vie similaire. C'était comme si elle lisait en moi. Ce fut un moment bouleversant, presque inexplicable.* »

Aujourd'hui, Amma est reconnue comme une autorité spirituelle internationale. « *Son message, qui mêle amour, respect de la nature et compassion est intemporel. Il survivra, comme ceux des grands maîtres spirituels du passé* », conclut l'auteur de sa biographie. Amma continue son chemin, avec une vie d'une simplicité étonnante. Elle reste fidèle à ses étreintes, ce geste si humain qui transcende les différences. Dans un monde fracturé, elle rappelle que l'amour est une énergie universelle capable de guérir tous les cœurs. ■

Pierre Lunel, *Il est urgent d'aimer*, Paris, Le Rocher, 2024. Prix : 20,90€. Via L'appel :- 5% = 22€.

Des lectures spirituelles



CONTINUER À VIVRE

« *Même si c'était perdu d'avance/ comment ne pas livrer les batailles perdues/continuer à vivre* » Et vivre, pour l'auteur de ce récit poignant de l'accompagnement d'un être cher dans l'épreuve de la maladie, c'est aussi trouver les mots pour dire l'indicible. Celui d'une relation, de la solitude partagée, de la séparation. Mais aussi des moments fragiles et magiques où la vie reprend ses droits à travers la routine du quotidien transcendée par tout le vécu passé ensemble. Ce livre fait l'éloge de la vie, de la vie à deux depuis les premières fois de leur relation et « *le soupçon insoutenable que ce pourrait être la dernière fois* ». (C.M.)

Bernard CHAMBAZ. *Sans savoir où la luge s'arrêtera*, Paris, Julliard, 2024. Prix : 19€. Via *L'appel* : - 5% = 18,50€.



LA PLACE DES FEMMES

Malgré la charte de l'ONU qui établit les principes généraux d'une égalité entre les sexes, on est globalement encore loin du compte. Même si, souvent sous l'impulsion des mobilisations féministes, des inégalités se sont atténuées dans certaines parties du monde. Riche de nombreux graphiques et cartes, cet atlas aborde cette question à travers 4 grands thèmes : disposer de son corps (avortement, violences sexuelles...), sphère privée (vie active, normes conjugales...), espaces publics (scolarisation, revenus, religion, séries télévisées...) et inégalités et luttes (droits du mariage, insécurité alimentaire...). (M.P.)

I. ATTANÉ, C. BRUGEILLES, W. RAULT (dir). *Atlas mondial des femmes. Un recul des inégalités ?* Paris, Autrement, 2024 (2^e édition). Prix : 24€. Via *L'appel* : - 5% = 22€.



SUS AUX INÉGALITÉS

Est-il acceptable que certains milliardaires possèdent à eux seuls la valeur nette des avoirs de la moitié de l'humanité ? Et que 1% des ménages les plus riches de la planète détiennent aujourd'hui un peu plus du capital net privé mondial ? Ces réalités, qui n'arrêtent pas d'augmenter au fil des années, remontent à l'âge de la pierre, rappelle l'auteur de cet essai qui présente une fresque saisissante de l'histoire des inégalités. Cette somme impressionnante appelle vraiment à une réponse politique rapide (?), expliquant, entre autres, que l'inégalité engendre la mort et que l'égalité permet de maîtriser la violence. (M.L.)

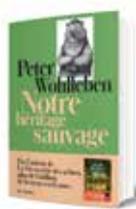
Walter SCHEIDEL. *Une histoire des inégalités*, Arles, Actes Sud, coll. Babel, 2024. Prix : 29€. Via *L'appel* : - 5% = 27,95€.



LE SECRET DES MYTHES

Les mythes racontent les mystères du monde depuis la nuit des temps, les sentiments éprouvés par les humains et leur relation avec l'inexplicable. Illustré par de magnifiques photos de sculptures de toutes les époques, comme pour marquer le caractère éternel du sujet, ce livre contient la retranscription d'une série d'émissions de France Inter confiées à un helléniste de renom. On y retrouve cette forme originale d'oralité caractéristique des mythes, « *ces laboratoires étonnamment libres où les humains peuvent expérimenter ce qu'ils sont capables de dire, de penser, d'éprouver face à ce qu'ils ne dominent pas* ». (C.M.)

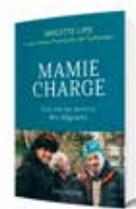
Pierre JUDET DE LA COMBE. *Quand les dieux rôdaient sur la terre*, Paris, Albin Michel, 2024. Prix : 25€. Via *L'appel* : - 5% = 23,75€.



« ÉCOUTONS LES ARBRES »

Peter Wohlleben, le plus célèbre forestier du monde, a montré avec brio combien il connaissait *la vie secrète des arbres* dans un livre dont le succès ne s'est pas démenti depuis sa parution en 2015. Il démontre ici combien, à l'inverse des arbres, l'être humain exploite la planète avec un tel excès que ses ressources se dégradent à toute vitesse. En observant les arbres, « *nous pourrions faire effectuer le pas décisif dont nous avons besoin pour sauver l'environnement et nous sauver nous-mêmes* ». Son essai, très clair et inspirant, démontre de façon implacable comment les créatures, en renouant avec la nature, peuvent construire l'avenir. (M.L.)

Peter WOHLLEBEN. *Notre héritage sauvage*, Paris, Les Arènes, 2024. Prix : 22€. Via *L'appel* : - 5% = 20,90€.



UNE CHRÉTIENNE ENGAGÉE

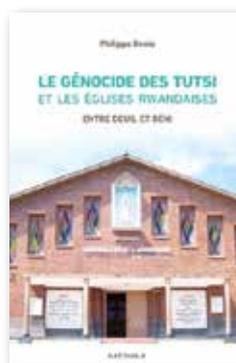
« *J'étais un étranger et vous m'avez accueilli* » (Mt 25,35). C'est au nom de sa foi catholique que Brigitte Lips, née à Calais en 1956, vit son engagement, depuis de nombreuses années, auprès de celles et ceux arrivés près de chez elle dans l'espoir de passer en Angleterre. Dans son garage, elle accueille tout le monde et comme, après le démantèlement de l'impressionnante "jungle" construite aux abords de sa ville, elle permettait aux migrants de recharger leurs téléphones portables, elle a été baptisée "mamie charge". Aidée par une journaliste de *La Vie*, elle raconte son histoire et son combat souvent rude et toujours courageux. (M.P.)

Brigitte LIPS, avec Anne-Françoise de TAILLANDIER. *Mamie Charge*, Paris, Salvator, 2024. Prix : 16€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.

Entre deuil, déni, pardon et réconciliation

LES ÉGLISES RWANDAISES FACE AU GÉNOCIDE

Jacques BRIARD



Le dominicain d'origine liégeoise Philippe Denis signe un ouvrage pionnier, fruit de plusieurs années de recherches au pays des Mille Collines, en France et en Belgique, sur le rôle des Églises dans le dernier génocide du XX^e siècle.

« **H**istorien de formation et frère dominicain, Philippe Denis vit depuis 1988 en Afrique du Sud où il a enseigné à l'université du KwaZulu-Natal. Il a ainsi connu l'expérience inégalée de la Commission Vérité et Réconciliation mise en place après l'apartheid. Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit intéressé à ce qui a été vécu, à la fois douloureusement et de manière controversée, avant, pendant et après le génocide rwandais qui a coûté la vie à près d'un million de personnes, en grande majorité des Tutsis. Il publie *Le génocide des Tutsis et les Églises rwandaises entre deuil et déni*, avec, en couverture, une photo de la cathédrale Notre-Dame de l'Annonciation de Butare.

UN OUVRAGE DOCUMENTÉ

Parue en anglais en Ouganda, cette somme de 350 pages est éditée par Karthala, qui possède déjà plusieurs livres sur l'ancienne colonie belge dans son catalogue. Son auteur a recueilli les témoignages de nombreuses personnes et institutions en bien des lieux. Il renvoie à des ouvrages, revues, articles et archives dont les apports se retrouvent au fil des chapitres à propos du fardeau du passé, de la montée du génocide, de l'Église catholique affaiblie et divisée après celui-ci ou de la demande de pardon de l'Église presbytérienne pour son silence, exprimée dès fin 1996. Il explique que les responsables des Églises catholique et presbytérienne n'ont pas utilisé leur autorité morale pour dénoncer les chrétiens impliqués dans les meurtres des Tutsis vus comme "complices" du Front patriotique rwandais (FPR) de Kagame. S'il considère que le nombre de religieux compromis dans cette tragédie ne sera jamais connu, il indique que six clercs ont été poursuivis par le Tribunal pénal international pour le Rwanda et que des ecclésiastiques ont été jugés dans des pays occidentaux, dont deux sœurs bénédictines en Belgique. Et des dizaines de prêtres, pasteurs, frères et religieuses ont été condamnés à des peines d'emprisonnement

dans les divers tribunaux du Rwanda. Il rappelle toutefois que d'autres ont pris bien des risques pour sauver des vies.

En dépit de cela, comme le regrette Philippe Denis, contrairement aux Églises allemandes après la guerre 40-45 et aux sud-africaines après l'apartheid, « *les Églises rwandaises ont longtemps été réticentes à confesser leur culpabilité en tant qu'Églises pour leur ambivalence ou leur silence face à des violations massives des droits humains* ». Selon lui, « *le traumatisme du génocide et des épisodes de violence de masse qui ont suivi au Rwanda et dans les pays voisins est trop massif pour disparaître en une génération* ». D'où l'espoir que « *ce livre contribue à un regard plus serein sur l'histoire religieuse récente du Rwanda et à une reconnaissance plus nette des erreurs du passé dans un esprit de vérité* ».

PARDON ET RÉCONCILIATION

Dans le chapitre titré *Le chemin du pardon et de la réconciliation*, le dominicain écrit que l'un et l'autre sont « *des éléments centraux du message chrétien et ont été des thèmes récurrents dans les discours des Églises chrétiennes après le génocide, en particulier l'Église catholique et l'Église presbytérienne dont l'histoire est racontée dans ce livre* ». Les mises en oeuvre nécessaires du pardon et de la réconciliation sont aussi abordées dans le numéro de fin 2024 du Bulletin du laïc dominicain de Belgique francophone. Philippe Denis y souligne l'importance de la prise en compte du facteur temps, de la garantie de confidentialité et de l'absolue nécessité de n'exercer aucune pression sur les parties en présence. Car, écrit-il, « *mieux vaut-il pas de réconciliation qu'une fausse réconciliation. Demander à une victime de se réconcilier quand elle n'est pas prête, c'est faire insulte à sa souffrance* ». ■

Philippe DENIS, *Le génocide des Tutsi et les Églises rwandaises entre deuil et déni*, Paris, Karthala, 2024. Prix : 30€. Via *L'appel* : - 5% = 28,50€.

📧 laicsdominicains.be

INdices

DESTRUCTRICE.

Pour le président turc Erdogan, « le mouvement numérique s'efforce de créer une nouvelle religion artificielle en ciblant et sapant toutes les religions abrahamiques, en particulier l'islam ». Il exige des mesures pour protéger les valeurs musulmanes.

ARTIFICIEL.

Au confessionnal de la chapelle Saint-Pierre de Lucerne (Suisse), le prêtre est remplacé par une IA (intelligence artificielle) appelée *Deus in Machina*. Elle ne confesse pas mais permet de dialoguer avec un Jésus artificiel. Sur 230 utilisateurs, 2/3 ont vécu cette discussion comme une véritable expérience spirituelle.



INVASIVE.

La religion est de plus en plus présente dans le milieu professionnel en France, relève un baromètre de l'Institut Montaigne. L'islam dominerait largement, le judaïsme étant la religion la plus stigmatisée.

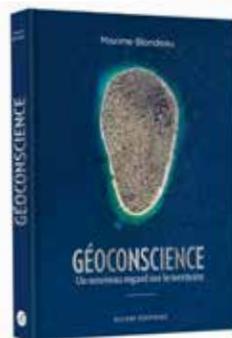
DÉGRADÉE.

Telle est la situation de leur pays selon les évêques de Madagascar qui comparent leurs dirigeants à « une bêche incapable de couper l'herbe ». Ils invitent les responsables politiques et les citoyens à assumer leurs responsabilités.

Un regard actuel sur le territoire

RÉCONCILIER LE GLOBAL ET LE LOCAL

Michel PAQUOT



« Où sommes-nous ? » Pour répondre à cette question, Maxime Blondeau a étudié l'« habitat commun » des humains, depuis la planète jusqu'à leur milieu. De cette observation est né Géoconscience, un beau livre enrichi de photos offrant une vision souvent inédite des territoires.

En ce premier quart du XXI^e siècle, on ne regarde plus la Terre comme il y a cent, cinquante ou même vingt ans. Le réchauffement climatique, la disparition de la biodiversité, l'épuisement des ressources naturelles, la raréfaction de l'eau potable... sont devenus des problèmes majeurs qui posent la question de la survie de l'humanité. Au fil du temps, on est passé d'une conscience locale à territoriale, plus planétaire et, aujourd'hui, grâce aux médias numériques, à une pensée intégrale qui pourrait « réconcilier » les trois échelles de l'habitat que sont le monde, le territoire et le milieu. C'est cette nouvelle perspective qu'ambitionne de synthétiser l'anthropologue Maxime Blondeau dans *Géoconscience*, convaincu qu'« en se fermant à son propre milieu, l'humanité se détruit elle-même ».

RELATION AU TERRITOIRE

« Le territoire, c'est de la géographie, mais aussi de l'art, des récits, de la littérature, des imaginaires, commente-t-il. Ce que j'appelle la révolution cosmographique que l'on est en train de traverser est nourrie par plusieurs choses. D'une part, le numérique et toutes les images qu'il véhicule changent notre représentation du monde. Aujourd'hui, un collègue d'Afrique ou d'Indonésie reçoit des images du monde entier sur son smartphone. Il y a cent ans, nos grands-parents ou arrière-grands-parents avaient ce qu'on nomme en anthropologie un « volume géographique mental » réduit au bourg, à la vallée voisine, à la capitale. Et, en parallèle, le XX^e siècle est celui de la conscience planétaire qui a développé une conscience écologique. Par la combinaison des deux, on est en train

de rebattre les cartes de cette représentation du territoire. »

Cette globalisation serait-elle le Cheval de Troie d'une harmonisation mondiale des modes de vie, détruisant les cultures locales ? « Le discours d'aujourd'hui nous somme de choisir entre le global et le local. Or, selon moi, la pensée intégrale appelle à la réconciliation des deux. Le niveau planétaire – le climat, les océans, la biodiversité – doit être pensé dans son espace local dont il faut prendre soin, qu'il convient de protéger. Et, à l'inverse, les réalités locales, comme les identités culinaires, les cultures et légendes, doivent venir nourrir un récit planétaire. S'il y a des risques bien réels, il existe aussi une possibilité de sortir par le haut. »

MULTIPLS FRONTIÈRES

Grâce de fascinantes photos de villes et quartiers vues du ciel, cet ouvrage confirme qu'une frontière n'est pas seulement géographique, mais peut être également sociale ou économique au sein d'un même territoire. « Aujourd'hui, pense Maxime Blondeau, dans ce temps de recomposition de notre rapport à l'espace global/local, elles constituent un sujet crucial pour notre avenir commun. La façon dont on les nomme, choisit, fait évoluer, assouplit, rend poreuses ou les renforce, est en effet à l'origine de bien des conflits. » Cette idée de frontière est évidemment liée à celle de territoire. « Le territoire est une notion polysémique, on peut lui donner le sens que l'on veut. Chaque gouvernement, groupe ou individu en a sa propre définition. Il est également conventionnel, il est ce que l'on définit ensemble comme tel : son jardin, sa commune, sa nation. »

« Au néolithique, quand on est passé de

chasseurs-cueilleurs à sédentaires, on a objectivé le territoire, on en a fait un objet à dominer. On allait pouvoir en extraire toutes les ressources, domestiquer les mondes végétal et animal. On constate aujourd'hui un revirement : le territoire devient un sujet de droit fondé sur l'identité entre les populations et les lieux. Ce changement de perspective permet de comprendre que nous sommes physiquement le territoire. Il ne faut pas oublier que, dans de nombreux systèmes de croyances, les humains et le territoire ne font qu'un. »

À cette récente prise de conscience, s'en ajoutent d'autres, liées à l'épuisement des ressources naturelles, à la gestion de l'eau (qui, en revanche, commence à être cotée en bourse), aux dégâts provoqués par l'élevage intensif, à l'abus des pesticides ou au surtourisme. « L'eau, par exemple, considérée comme une ressource rare depuis le néolithique, est de plus en plus pensée dans sa réalité globale, non comme un stock, mais un flux. Car on ne la consomme pas, elle circule en permanence. Ce changement de vision peut conduire à la sécurisation de son approvisionnement, à son partage équitable, alors que l'élevage bovin utilise 50% de l'eau potable de la planète. » Sur la question de la lutte contre un surtourisme destructeur, Maxime Blondeau défend l'idée d'un tourisme « régénérateur » : « À côté des mesures destinées à limiter l'impact des déplacements ou des modes de vie toxiques pour le territoire, comme c'est le cas dans un certain nombre de lieux aujourd'hui, il y a un très gros travail de représentation pour évoluer vers un tourisme qui régénère, qui fait du bien. » ■

Maxime BLONDEAU, *Géoconscience. Un nouveau regard sur le territoire*, Paris, Allary, 2024. Prix : 29€. Via L'appel – 5% = 27,55€.

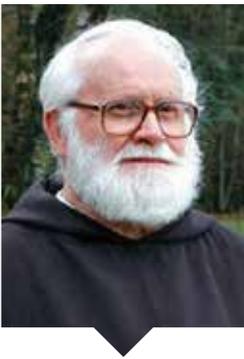
L'héritage de François d'Assise

BESOIN

DE POÈTES

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



François d'Assise a été de son temps, il y a huit siècles, un interprète de la poésie du Créateur. Notre monde a encore besoin de tels passeurs de sens.

Il y a 800 ans, François d'Assise écrivait, dans les dernières années de sa vie, entre 1224 et 1226, son *Cantique des créatures*, qui demeure l'un des chefs-d'œuvre de la littérature occidentale. À cette occasion, se tenait à Rome, puis à Assise, dans les premiers jours de décembre de cette année, une rencontre de poètes et de poétesses venus du monde entier pour partager leurs œuvres et redécouvrir ensemble les valeurs de la paix et de la fraternité à travers la poésie.

AU NOM DU CANTIQUÉ

Cette rencontre, sur le thème de *Nel nome del Cantico (Au nom du Cantique)*, était présidée par le cardinal José Tolentino de Mendonça, lui-même poète et théologien, préfet du dicastère pour la Culture et l'Éducation. Elle était organisée par ce dicastère, en collaboration avec le Comité national italien pour la célébration du huitième centenaire de la mort du *poverello* d'Assise. Ces célébrations avaient pour but de célébrer l'héritage de saint François en tant que figure de connexion entre les peuples, gardien de la création et promoteur de relations humaines fondées sur le pardon et la liberté.

À travers la poésie de sa vie, aussi bien qu'à travers celle de ses écrits, François a injecté une forte dose d'humanité dans une société où ne manquaient pas les conflits et les tensions entre peuples, tout comme entre les diverses tendances au sein de l'Église. De nos jours, de tels conflits ne manquent pas non plus, d'où l'actualité du message de François d'Assise. Des tensions sociales nombreuses se manifestent

un peu partout et, devant les conflits armés dont souffrent plusieurs coins de la planète, le pape François n'a pas hésité à parler d'une troisième guerre mondiale qui nous est servie en pièces détachées. C'est pourquoi l'humanité a besoin, plus que jamais, de personnes qui nous aident à regarder au-delà de ces conflits et à humaniser de nouveau les contacts humains et la relation avec la nature.

LA FIBRE POÉTIQUE

Une telle célébration est pour nous tous l'occasion de découvrir la fibre poétique qui se trouve en tout cœur humain formé à l'image de son Créateur. Et c'est en cela que François d'Assise peut nous être d'un grand secours. Quant à ceux qui ont développé cette fibre, et qu'on appelle les "poètes" et les "poétesses", ils et elles ont une mission particulière au sein de l'humanité. Pour le pape François, ils peuvent nous aider à mieux comprendre Dieu en tant que "poètes de l'humanité". Et, comme l'écrivait le cardinal Mendonça dans sa convocation à la rencontre mentionnée plus haut, « *un poète est une sorte de réservoir d'humanité, parce que, dans ses mots, il essaie toujours d'humaniser les sentiments, les expériences. Et c'est ce dont nous avons besoin : la réserve d'humanité et de vision que représentent les poètes* ».

Nous célébrerons bientôt la naissance du Verbe dans le silence de la nuit de Bethléem. Toute expérience spirituelle profonde implique une entrée dans ce silence primordial où tout est engendré. Nous avons certes besoin des moyens de communication qui nous permettent de rester en contact avec tous nos frères humains à travers le monde et de vibrer à leurs émotions et à leurs crises. Comme François est allé rencontrer le Sultan sur son propre sol. Mais une rencontre en profondeur se situe au-delà de tous ces bruits, dans le silence. Et le cardinal Mendonça explique comment les poètes nous aident à nous ouvrir au mystère de Dieu : « *Un poète est une sorte d'antenne, une sonde pour intercepter l'invisible, pour intercepter le silence. Et Dieu parle dans le silence.* »

C'est là, continue le cardinal, un défi non seulement pour chacun de nous, mais pour l'humanité dans son ensemble. « *Si, en tant que société, nous supprimons le silence, nous supprimons aussi une possibilité d'accès au mystère de Dieu qui se fait entendre dans le silence. Les poètes sont des maîtres du silence et savent habiter le silence de manière théologique.* » ■

« Le peuple venu auprès de Jean était en attente » Luc 3,15

ET SI JEAN

DÉBAPTISAIT...

Gabriel RINGLET



Entre le 24 décembre et le 12 janvier, la liturgie rapproche la naissance et le baptême de Jésus. Trois semaines qui sont trente ans et invitent à ne pas séparer deux attentes aussi vives.

Quelle atmosphère au bord du Jourdain ! Car ça baptise de tous les côtés, et ça crie et ça interpelle, comme en plein marché. Les sectes fleurissent, la religion populaire bouillonne et voit surgir pas mal d'excités. Jean n'est donc qu'un baptiseur parmi d'autres, qui sait y faire pour accueillir la colère qui grossit. C'est que les gens en ont assez de l'occupant et de son insolence, et plus qu'assez d'un haut clergé qui collabore. D'où cette formidable attente d'un nouveau Messie. Du coup, les gens s'interrogent. Quand ils voient et quand ils entendent ce virulent baptiseur, ils se demandent si ce n'est pas lui, Jean, fils du prêtre Zacharie, le Christ qu'ils espèrent.

IL EST LÀ !

Au vu du monde qui circulait au bord du Jourdain, il n'est pas sûr que le Baptiste ait aperçu son cousin tout au loin. C'est que Jésus s'est faufilé sans se faire remarquer parmi les publicains, les soldats et autres marginaux de toutes sortes. Il avance lentement lorsque le voilà devant Jean. Il est surpris, Jean, car ils se connaissent bien, les fils de Marie et d'Élisabeth. Ils ont chacun leurs disciples. Il n'est même pas interdit de penser qu'ils se font concurrence. Mais Jean résiste à la demande de Jésus, il proteste : « *Non, pas toi !* » Et il ajoute à destination de ce petit peuple en demande : « *Il est là, celui que vous attendez ! Il est plus fort que moi ! Et lui, il ne va pas utiliser que de l'eau. Mais du feu. Et du souffle !* » Seulement voilà... Aux yeux des rédacteurs de l'Évangile, il fallait que Jésus soit baptisé par Jean pour faire comprendre qu'il avait vécu pleinement son incarnation.

Du coup, le récit nous dit que Jean ne résiste plus : il accepte de baptiser son confrère.

IL Y A SENS ET SENS

Quel paradoxe entre l'humilité du début quand Jésus, anonyme, entre dans l'eau, et l'éclat public de sa sortie, avec la voix, la colombe et le déchirement du ciel ! Trente ans de silence, et revoilà Noël ! Le ciel s'ouvre comme le corps d'une femme à l'heure de l'enfantement, comme le ciel de Marie s'était déchiré dans la crèche, comme le sépulcre à l'autre bout des Évangiles. Et, à chaque fois, l'immense surgit du peu, quelques femmes au tombeau, quelques bergers au berceau et, au Jourdain, un petit peuple en attente d'un nouvel avenir. Cela veut dire que la descente de l'Esprit sous forme d'une colombe exprime à la fois la seconde naissance de Jésus, sa naissance publique, mais raconte également la naissance d'un peuple. Car lui aussi prend corps ce jour-là. En un temps si chargé d'attente, le baptême de Jésus annonce la renaissance de la communauté. D'ailleurs, Luc ne dit-il pas que « *tout le peuple se faisait baptiser* » ?

Après la récente visite du pape en Belgique et ses déclarations sur les « *tueurs à gages* » qui pratiquent l'avortement, je ne vais pas dire que « *tout le peuple se faisait débaptiser !* » Mais ils ont quand même été nombreux – plus de 500 à la mi-octobre – à renvoyer leur certificat de baptême. Une rupture symbolique qui entendait exprimer un désaccord profond. Je comprends. D'autant plus qu'à l'intérieur de ce peuple très pluriel, l'attente d'une parole de naissance était bien réelle. Mais le paradoxe porte sur le sens du baptême. Le baptême de Jean, c'est d'abord à des gens en difficulté, parfois désorientés, qu'il s'adresse. Il n'est pas un rite d'adhésion à une institution, mais une manière de rejoindre celles et ceux que la religion officielle – le Temple – laissent sur les bas-côtés. Alors, se faire débaptiser pour s'éloigner du Temple... on voit bien le sens. Mais rester baptisé par solidarité avec les plus rejetés rejoint aussi le sens... de l'Évangile. ■

Vous avez dit “liberté de parole” ?

ET SI NOUS CESSIONS D'APPLAUDIR L'INSULTE ?

Josiane WOLFF

Administratrice de Laïcité Brabant wallon



**Souffririons-nous
toutes et tous,
peu ou prou,
d'un syndrome
de Gilles de la
Tourette ?**

sur le parcours de son *évolution*, n'a pas déjà franchi le point de (re)basculé vers les ténèbres ?

IL N'Y A PLUS DE RETENUE

Plus l'insulte est cinglante, plus elle fait mouche. Elle devient du divertissement. Les éructations agressives et vulgaires amusent les foules. Elles en redemandent. Elles applaudissent celui qui libère haine et vulgarité sans filtre. Un champion de cet art est désormais président d'un des plus grands États du monde. N'y aura-t-il désormais plus aucune retenue, plus aucun tabou ? Intimité, aspect physique, identité de genre, couleur de peau... tous ces sujets auxquels toute personne respectueuse de son prochain refusait de s'attaquer deviendraient-ils des munitions ?

C'est un peu comme si une partie de l'humanité souffrait subitement d'un syndrome de Gilles de la Tourette, cette maladie neurologique surprenante. Les personnes qui en sont atteintes souffrent de tics et de vocalisations involontaires soudaines. Au cours d'une crise aiguë, certaines tiennent des propos rageurs irrépressibles. Cette maladie n'est pas contagieuse, contrairement à l'agressivité qui s'installe désormais à tous les niveaux de pouvoirs, sur tous les réseaux sociaux, jusque dans nos écoles ; ce déferlement de prétendues vérités volontairement injurieuses, cette libération de la parole jusqu'aux propos extrêmes de la haine.

Si, tout comme Sénèque - philosophe romain adepte du stoïcisme – vous pensez que « *faire fi des insultes est l'ultime vengeance devant une bordée de jurons* », il vous est loisible de refuser d'entrer dans la partie de bras de fer d'une agression insultante. Il vous est douloureux de vous taire ? Vous pourriez alors opter pour la pirouette théâtrale de l'adage populaire qui prétend que *la bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe*. Moi qui trouve cette formule un peu vieillie, je préfère rétorquer à l'insulte, en souriant, *Never wrestle with a pig. You'll only get dirty and the pig likes it*. (Ne pratique jamais le catch avec un cochon. Tu ne feras que te salir et ça fait plaisir au cochon). Cette formule stoppe généralement un agresseur verbal, d'autant plus s'il ne pratique pas la langue de Shakespeare. ■

Bien que la déclaration des droits humains reconnaisse cette liberté individuelle qu'est la liberté d'expression, le Code pénal et la jurisprudence - qui fait loi – obligent à certaines limites. Ainsi, les propos haineux, racistes, sexistes, homophobes ou encore négationnistes sont strictement interdits. À titre d'exemple, ne vous avisez pas d'insulter un magistrat lors d'un procès. Vous risqueriez une *amende pour outrage* pouvant aller jusqu'à 15 000 €.

LA PRATIQUE DE L'OFFENSE

Insulte, injure, outrage, sont des propos volontairement offensants dont le but est de blesser. C'est une atteinte à la dignité de l'autre, à son image et à son estime de soi. « *Insulter fait du bien !* » prétendent celles et ceux qui s'inspirent de la pensée de ce très savant philosophe de l'Antiquité que fut Aristote. Pour ce dernier, « *l'injure apaiserait ce curieux mélange de mal-être et d'envie de vengeance qu'est la colère, cette émotion dans laquelle l'être humain fait l'expérience de l'offense* ».

Notez le processus d'apprentissage recommandé au XIX^e siècle par Arthur Schopenhauer, philosophe allemand. Selon lui, cet "art" se peaufine : « *Pour faire mouche, l'art de l'insulte doit viser juste, c'est-à-dire taper là où cela fait mal*. Et pour y parvenir, il n'y aurait rien de tel que la pratique ». Certains de nos contemporains se sont bien entraînés, non ? Face à cette escalade de violence langagière, j'en viens d'ailleurs à me demander si notre espèce, pourtant tellement fière d'avoir progressé lors du *Siècle des Lumières*,

Elon Musk dans le gouvernement de Trump

LE MYTHE DU GÉNIE INDIVIDUEL

Catherine DALOZE

Les annonces post-électorales de Donald Trump ont de quoi générer, à tout le moins, du mouvement du côté de nos sourcils. Entre le froncement et le haussement, entre l'interrogation en mode "est-ce bien réel, sérieux ?" et l'ébahissement devant les inédits qui caractérisent les positionnements du nouveau président des États-Unis et d'autres à sa suite.

L'investiture officielle de Donald Trump est fixée au 20 janvier 2025. Dès à présent, le Républicain prépare son mandat présidentiel, communiquant sur ses intentions et sur l'équipe qui l'entourera. Parmi les tout premiers nommés figure Elon Musk. Que vient faire l'homme le plus riche de la planète, patron d'entreprises automobile (Tesla), spatiale (SpaceX) et numérique (réseau social X), dans l'équipe gouvernante du pays ? Certes il a soutenu financièrement la campagne du président élu ; certes il est apparu en star aux côtés du candidat dans de grands meetings à l'américaine, jusqu'à faire partie du cercle familial réuni autour Trump le soir de son élection. Mais, plus encore, l'entrepreneur investit le champ de l'exécutif politique. Musk endossera en effet la responsabilité du nouveau "ministère de la gouvernance efficace" (*Department of Government Efficiency*, pour lequel les traductions en français diffèrent), conjointement avec un autre homme d'affaires, le républicain Vivek Ramaswamy. Les missions qui lui sont confiées par le prochain chef des États-Unis tiennent en quatre directives, d'après un communiqué de Trump : « *Démanteler la bureaucratie, sabrer les réglementations excessives, couper dans les dépenses inutiles, restructurer les agences fédérales.* »

L'ÉTAT, SA NOUVELLE ENTREPRISE

Avec la célérité qui apparaît capitale à l'homme moderne, attestant ainsi de son efficacité personnelle, Musk recrute sans attendre et donne le ton. Il recherche les profils de « *révolutionnaire au QI très élevé (...) prêt à travailler plus de quatre-vingts heures par semaine sur des réductions de coûts peu glamour* ». Une offre d'emploi « *lunaire* », comme la qualifie un journaliste du quotidien *La Libre*, ce 15 novembre, au lendemain de sa diffusion sur X. Et de noter au passage, un comble pour de futurs travailleurs du secteur public : la fonctionnalité permettant d'envoyer son curriculum vitae n'est accessible qu'aux abonnés payants du réseau du patron.

Plus fort encore, le *Department of Government Efficiency*, dont Musk et Ramaswamy auront la responsabilité, sera connu sous l'acronyme DOGE. L'accointance de dénomi-

nation avec la cryptomonnaie Dogecoin, dont Musk est un fervent partisan, et qui participe au financement de missions SpaceX fait remarquer par certains un fameux sens de l'auto-promotion dans le chef du milliardaire. Notons que Musk, à la tête du DOGE, bénéficiera apparemment d'un statut particulier davantage consultatif, différent de celui des dirigeants au sein d'un gouvernement, qui ont à déclarer leurs biens et sont liés à un mandat.

Par contre, comme il se doit pour une mission conçue dans un esprit d'optimisation et médiatiquement compatible, la trajectoire est déjà fixée et, surtout, son happening. Pour les deux cent cinquante ans de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, le 24 juillet 2026, le résultat devra être atteint : moins 30% pour le budget fédéral soit deux mille milliards de dollars de réduction dans les dépenses publiques.

AU NOM DE L'EFFICACITÉ

Résolument libertariens, ces nouveaux responsables de la chose publique perçoivent l'État comme un étouffeur des forces vives. Seules productives, ces dernières seraient le fait de super talents imprégnés de culture entrepreneuriale et technologique ; elles portent la liberté individuelle en absolu et souffriraient de la bureaucratie. Bureaucratie au sens kafkaïen et services publics semblent amalgamés sans nuances. Sur eux devrait déferler la tornade de l'efficacité. Peut-on rapprocher cette ambition d'autres qui évoquent un nécessaire « *choc de simplification pour un service public plus efficace* » (chapitre de la Déclaration de politique régionale wallonne et de la FWB, 2024) ou la bonne gouvernance ? Remarquons surtout que la notion d'efficacité en soi est creuse, tant elle peut servir des objectifs différents : profit ou solidarité, individu ou collectivité, enrichissement privé ou bien commun. Voilà donc la question à se poser : le sens derrière tout ça. L'horizon dessiné par la délégation à Elon Musk d'un pouvoir sur les fonctions publiques américaines apparaît, lui, clairement : l'opulence individuelle au détriment du partage. ■

« *Traduire ou trahir : efficacité gouvernementale, really ?* », réflexion du traducteur Guillaume Deneufbourg.

■ translatologic.com/article/efficacite-gouvernementale

Notebook

Conférences

BRUXELLES. Le christianisme peut-il encore nous surprendre ? Quand l'Église évangélise sans le savoir ! Avec Mgr Luc Terlinden, archevêque de Malines-Bruxelles, le 20/01 à 20h30, Palais des Beaux-Arts, rue Ravenstein 23.
☎ 02.543.70.99
✉ gcc@grandesconferences.be



LIÈGE. Le couple et l'argent. Pourquoi les hommes sont plus

riches que les femmes ? Avec Titou Lecoq, journaliste et essayiste, le 09/01 à 20h15, Palais des Congrès, esplanade de l'Europe 2.
☎ 04.221.92.21
✉ info@gclg.be

LIÈGE. Entretien avec un cadavre. Avec Philippe Boxho, médecin légiste et écrivain, le 06/02 à 20h15, Palais des Congrès, Esplanade de l'Europe.
☎ 04.221.92.21 ✉ info@gclg.be

NAMUR. Notre agriculture : activité productive ou extractive ?

Avec Olivier Lefebvre, économiste, ancien directeur d'Euronext converti à l'agroécologie, à 28/01 à 14h, Maison de la Culture de Namur, le Delta.
✉ contact@cva-namur.be

SCRY(TINLOT). Prêtre ou diacre ? Jamais ! Une impossibilité pour les femmes ancrée dans la théologie et la façon dont l'Église considère les femmes et les hommes. Avec Anne-Joëlle Philippart, le 20/01 à 14h30, Prieuré St-Martin, place de l'église 2.
☎ 0479.66.54.05
✉ myriam@prieure-st-martin.be

Formations

BRUGELETTE. Parcours Alpha : des rencontres pour chercher ensemble et s'interroger sur le sens de la vie... Le 23/01 à 19h30, av de l'église 21.
☎ 0483.60.24.99
✉ alpha.brugellette@gmail.com

BRUXELLES. Échanger en vérité : un chemin vers la synodalité. Avec Sophie Cassiers, Cécile Gillet, Jean-Yves Grenet sj, Françoise Uylenbroeck, le 11/01 de 9h à 16h, Forum Saint-Michel, bd Saint-Michel 24.
☎ 02.739.34.51
✉ accueil@forumsaintmichel.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. Charismes, vocations et ministères dans la mission de l'Église locale. Journée de formation pastorale annuelle pour les agents pastoraux organisée par le Centre de théologie pratique, le 30/01, de 9h à 16h30, Auditoire Montesquieu, place Montesquieu 11.
✉ secrtaire-cutp@uclouvain.be

WÉPION. Week-end en famille "Jonas" : une expérience familiale où parents et enfants de 0 à 12 ans vivent un cheminement adapté. Avec Anne-Marie Delvenne, Cécile Gillet, Sœur Pascal Marie, du 17 au 19/01, La Pairelle,

rue Marcel Lecomte 25.
☎ 081.46.81.11
✉ accueil@lapairelle.be



Et encore ...

BEAUVECHAIN. Concert : Missa Brevis de Mozart. Avec le chœur de Mélin, le 19/01, 17h, Église Saint Sulpice, place communale, 3.
☎ www.choeurdemelin.be

BRUXELLES. Yoga du rire : découvrir cette nouvelle forme de rencontre interconvictionnelle. Avec Clément Dumas, le 28/01 à 20h, House of Compassion, église Saint Jean-Baptiste-au-Béguinage, place du Béguinage 2062.
☎ 0479.49.10.36
✉ tribuduire@gmail.com

EREZÉE et LIERNEUX. Histoire chantée : La petite fille aux allumettes. Avec le Chœur du Bois des Pays, le 04/01 à 20h, église d'Ere-

zée, av du Centenaire 1 et le 05/01 à 16h, église de Lierneux, rue du Centre.
☎ 0497.08.14.17

MAREDSOUS. Découvrez le patrimoine religieux de l'abbaye de Maredsous lors d'une visite guidée bilingue (FR-NL). Samedi, dimanche, jours fériés et congés scolaires (FWB), à 14h et à 15h30, abbaye de Maredsous, rue de Maredsous 11, Anhée.
✉ accueil@maredsous.com



LOUVAIN-LA-NEUVE. LunchTime: découverte de la collection de Charles Delsemme (visite guidée). Le 23/01, de 12h30 à 13h30, Musée L, place des Sciences.
☎ 010.47.48.41
✉ info@museel.be



VERVIERS. Festival Paroles d'Humains : croire à la force de la connaissance, c'est le meilleur rempart face à l'ignorance. Du 28/01 au 06/02, Centre culturel de Verviers, Espace Duesberg, bd des Gérardchamps 7c.
☎ 087.39.30.60
✉ billetterie@ccverviers.be

Femmes & hommes

DERIO OLIVERO.

Président de la Commission pour l'œcuménisme de la conférence épiscopale italienne, il plaide pour le remplacement de l'heure de religion catholique dans les écoles publiques par un enseignement obligatoire du phénomène religieux dans un contexte pluraliste. Pour habituer l'élève à devenir un citoyen capable de mieux comprendre la société.

HUGH GRANT.

Comme le héros de son dernier film *Heretic*, le comédien américain pense que la religion est « un moyen pour les hommes de contrôler les femmes ».



AHMED TOUFIQ.

« Nous sommes laïcs », a répondu le ministre marocain des Affaires islamiques à son homologue français de l'Intérieur. « Chacun est libre de faire ce qu'il veut, car il n'y a pas de contrainte en religion (verset 256 de la Sourate La Vache). »

MIKE TYSON.

Récemment battu sur le ring par Jake Paul, ce champion de boxe désormais dénommé Malik Abdul Aziz se dit musulman et reconnaissant de l'être. Il a découvert l'islam en incarcération, en 1992. Son parcours de vie en a été transformé.

SILVAN WALLNER.

Ce jeune footballeur professionnel suisse a mis fin à sa carrière. Le samedi étant un jour de repos biblique, il ne veut plus jouer au football à titre lucratif. Cela est contraire à sa foi, annonce le joueur de l'équipe nationale M21.

Le jour est une promesse de la nuit

ACCUEILLIR L'OMBRE DE SA LUMIÈRE

Christian MERVILLE

Accepter sa part d'ombre, l'explorer, l'éclairer pour mieux comprendre cet obscur en soi. La prendre en compte comme source possible d'éclaircissement. Un travail parfois difficile mais indispensable.

« **L**e peintre Pierre Soulages a, sa vie durant, exploré la lumière et les couleurs en utilisant le noir comme seul moyen d'expression. Chacune de ses peintures, particulièrement celles qu'il qualifie lui-même d'« *outrénoires* », est l'occasion pour lui de capter la lumière changeante au gré du regard du spectateur, de l'éclairage particulier et mouvant offert par le jour et l'exposition à la lumière. « *La lumière telle que je l'emploie est une matière* », déclarait-il. L'œil qui regarde y voit du noir, mais l'artiste, grâce à son travail, donne à voir la lumière en la transformant. Étrange paradoxe que de découvrir la lumière au cœur de l'exploration du noir. Même sentiment ressenti lors de la mise en lumière d'une scène de théâtre. Ce qui donne la vie sur le plateau en l'éclairant ne néglige cependant pas les ombres. Ces ombres qui, justement, soulignent ce qui fait la vie. « *Si tu supprimes les ombres, tu tués la vie* », signalait un post-it posé sur les murs d'une cabine technique d'un théâtre. Sans ombre pas de lumière. Tout est dans tout.

CLAIR ET OBSCUR

C'est aussi en méditant sur la lumière qu'Isabelle Le Bourgeois, dans son livre *Vivre avec l'irréparable*, semble prolonger ces évidences vécues au quotidien. Il est si important de constater que rien n'est tout à fait noir, que rien n'est tout à fait blanc, n'en déplaise à Johnny Halliday qui affirme dans une de ses chansons que *Noir, c'est noir*. « *En observant la nature, remarque la religieuse et psychanalyste, nous voyons qu'il y a de l'ombre parce qu'il y a de la lumière. Nous savons que la hauteur du soleil dans le ciel conditionne l'ampleur de l'ombre. Au zénith l'ombre est la plus faible, au lever et au coucher, elle est plus abondante. Je ne sais pas bien quoi tirer de cela pour comprendre l'ombre et la lumière dans nos vies, sauf à comprendre que plus il y a de lumière moins il y aura d'ombre et que ce sont les périodes de la lisière qui sont les plus exposées à la méprise. La lumière tout autant semble nous échapper. Pas moyen de mettre la main sur elle qui disparaît dès que l'ombre est plus abondante, plus dominante.* » Et d'ajouter une citation du moine bénédictin David-Marc d'Hamonville : « *La vie prend sa source dans la nuit. La nuit est, dans le monde biblique, la première phase du jour. Au début, le jour est seulement promis, espéré bien avant d'être manifesté.* »

Il en va du clair et de l'obscur, comme du bien et du mal. Italo Calvino, dans *Le Vicomte pourfendu*, raconte l'histoire d'un certain Médard de Terralba physiquement confronté aux deux parties de lui-même. L'une qui ne cherche qu'à faire le mal le plus absolu, l'autre qui n'est que bonté. Comme tout conte, il contient une morale qui dit que la vertu, comme la perversité absolue, n'existe pas, que personne n'est absolument parfait ou profondément un méchant, et qu'il ne sert à rien de pencher totalement d'un côté ou de l'autre. L'écrivain italien démontre combien cette division manichéenne est impossible à vivre. Ce genre de personnage, tout bon ou tout mauvais, serait un monstre, empêché de vivre ses propres contradictions.

L'OBSCUR CHEZ L'AUTRE

« *Nous avons horreur des monstres parce que le monstre réalise aussi une part de nous-mêmes*, constate Edgar Morin. *Nous avons nous-mêmes des fantômes affreux. Nous voulons toujours exorciser une part obscure et maudite de nous-mêmes en la fixant sur l'étranger, qui devient l'ennemi, qui devient le mauvais. Nous avons tendance à considérer ce que nous avons reconnu comme mauvais chez l'inquiétant, le criminel, le fou, le monstre, le bourreau comme des autres absolus. Moi, je pense qu'au contraire, il faut voir dans quelle mesure ces "monstres" ne portent pas une facette de nous, même si nous n'actualisons pas l'horreur enfouie en nous.* » Ombre et lumière. Jour et nuit. Rien de bien tranché comme le crépuscule qui s'installe lentement ou l'aube qui se mélange à la nuit pour faire naître le jour.

« *La lumière, chaque matin, quoiqu'il arrive, fait disparaître l'ombre* », note Isabelle Le Bourgeois dans son dernier livre, un partage de témoignages de personnes rencontrées au cours de son expérience à « *l'écoute des âmes brisées* » menée notamment en prison. « *Chacun a sa part d'ombre.* » Serait-ce donc cela « *l'irréparable en soi* » dont elle parle avec tant de justesse ? Est-ce possible de faire la part des choses et de scinder le sombre et le lumineux ? Apprendre à distinguer ce qui fait vivre de ce qui fait mourir ?

LE TERRITOIRE DES BLESSURES

« *N'oublions pas que notre monde n'est pas celui de Hollywood où les gentils et les méchants ont des places spéci-*

TÉNÈBRES.

Elles envahissent l'individu mais, par sa volonté, il peut les dissiper.

fiques et rassurantes, rappelle l'auteur. L'humanité est traversée d'ombres et de lumières. La frontière entre les deux est si imparfaite. Comment nommer l'ombre sans détruire la lumière, comment parler de la lumière sans évacuer l'ombre. » Il s'agit de « creuser là où passe l'inconcevable, l'inconcevable, là où la vie qui surgit dépasse toute rationalité, toute conscience ». Pour elle, « l'irréparable serait donc ce vaste territoire intime où nos blessures connues côtoient les autres, les oubliées et celles peu nommées. Il serait la somme unique en chacun des traces de nos histoires humaines jamais aussi apaisantes, consolantes qu'on l'aurait souhaité ; la trace, aussi des accidents de la vie de quelque sorte qu'ils soient. L'irréparable, fêlure de l'âme, note discordante dans le tempo du quotidien. Irréparable, trace de l'irréparable laissé en chacun de nous, comme son empreinte génétique, sa mémoire vive ».

Cet « irréparable » existe parce qu'a surgi un événement « irréparable ». Et cet « irréparable » dit « l'impossibilité du retour en arrière : ce qui est passé est passé ». « Cela ne cesse d'advenir dans nos vies », ajoute Isabelle Le Bourgeois qui donne des exemples d'« irréparables ». Cela va de ceux qui sont vite réparés, d'autres qui « rappellent combien nous sommes "altérables" alors que nous aimerions que la vie n'altère pas ou qu'à tout le moins elle fournisse un "kit" pour restaurer ». Jusqu'à la mort, « signature de l'irréparable dans sa version extrême ». Dès lors, que peut dire la notion de l'irréparable dans tout cela ? C'est la nécessité de « reconnaître l'irréparable ». « Sans reconnaissance de l'irréparable, il n'y a pas d'espace pour l'irréparable car comment prendre soin de quelque chose qui

n'existe pas. La reconnaissance de l'irréparable est celle de l'événement traumatisant, de quelque ordre qu'il soit. Il a besoin d'être nommé, situé, parlé pour s'incarner. »

UN CHAMP DE POSSIBLES

Une fois cet irréparable reconnu, l'irréparable pourra être vécu avec ce qu'il dit de « ce qui n'est pas encore réparé et, par-là, indique que cela pourrait l'être, laissant ouvert un champ des possibles ». Un appel et un encouragement à entreprendre un travail sur soi, à repartir d'un nouveau pas pour se construire avec du neuf à inventer. « Parce qu'il a un goût d'inachevé, d'inaccompli, le pas encore donne soif, mais il est à notre portée. Il y a là une tâche pour chacun de nous si nous le voulons. » « Se mettre au travail », c'est aussi ce que suggère ce poème de Charles Juliet après le constat en lui de cette « marge » qui pourrait être une forme d'irréparable à travailler, lui qui a été victime de l'irréparable absolu au tout début de sa vie. « Il y a une marge/entre ce que je suis/et ce que je voudrais être/il y a une marge entre la vie que je mène/et la vie que j'aspire/il y a une marge/entre ce que j'écris/et ce que je voudrais écrire/ j'ai travaillé et je travaille/avec ténacité à réduire/ces marges/qui n'en font qu'une. » Travail solitaire entrepris par un rigoureux chemin d'écriture pour retrouver la source des mots. Ce même travail entrepris par ces hommes et ces femmes qui « par leur parole déposée » sont à la base du livre lumineux d'Isabelle Le Bourgeois. ■

Isabelle LE BOURGEOIS, *Vivre avec l'irréparable*, Albin Michel, 2024. Prix : 17,90€. Via L'appel : - 5% = 17€.

**Au-delà
du corps****RITUELS DE BEAUTÉ**

Depuis toujours, femmes et hommes cherchent à se faire « belles et beaux » grâce à des ingrédients fournis par la nature. Après le règne des cosmétiques industriels, ces produits reviennent en force. Ont-ils encore des secrets ? L'auteure de ce livre le croit, proposant un « voyage senso-

riel » à travers le monde à la découverte des composants naturels, des traditions ancestrales et des rituels de soins de beauté. Très pratique, l'ouvrage fournit trente recettes pour les utiliser. (F.A.)

Sabrina ROMEO-DUSSART, *Secrets de beauté naturelle*, Genève, Jouvence, 2024. Prix : 21,95€. Via L'appel : - 5% = 20,85€.



De Charleroi aux Jeux paralympiques

Propos recueillis par Michel PAQUOT

« C'EST L'ENVIE
DE VIVRE
QUI M'A SAUVÉE »

Victime à 17 ans d'un grave accident de voiture qui lui a coûté un bras, la Carolo Angelina Bruno s'est reconstruite grâce à la danse, comme elle le raconte dans son livre autobiographique, *Danser pour survivre*. Avec, en guise de point d'orgue, sa performance remarquée lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux paralympiques de Paris.

Mercredi 28 août 2024, cérémonie d'ouverture des Jeux paralympiques de Paris. Sur la place de la Concorde, au pied de l'obélisque, Lucky Love chante *My Ability*, accompagné par une trentaine de danseurs, certains en fauteuil roulant, d'autres unijambistes. Lui-même n'a pas de bras de gauche. Il s'approche d'une jeune femme qui, elle, est amputée de son bras droit. Sa veste glisse de son épaule et leurs moignons viennent se caresser. Elle, c'est une danseuse belge de 37 ans, Angelina Bruno. « *Je n'ai même pas les mots pour dire ce que j'ai vécu, souffle-t-elle. J'ai mis trois jours pour redescendre de mon nuage. On a répété pendant des mois, on a fait des sessions avec cent cinquante danseurs, on était en sang.* »

SON HEURE VENUE

Quel chemin pour en arriver là ! D'autant plus que ce "là" aurait pu ne jamais arriver. Une journée d'été 2004, la jeune Carolo s'en va pique-niquer avec son amoureux au barrage de l'Eau d'Heure. Le long du lac, la voiture fait une embardée et percute un poteau. Elle pense son heure venue, se remémore-t-elle dans son récit autobiographique, *Danser pour survivre*. « *La mort m'attendait là, juste à côté. Je pouvais, la sentir et luttais de toutes mes forces pour garder les yeux ouverts, car je sentais que si je me laissais aller, elle m'emporterait avec sa faucille.* » Après des mois de souffrance, elle se rétablit. Mais avec un bras en moins. Elle a 17 ans. « *Réécrire mon accident a été douloureux, confie-t-elle aujourd'hui. C'est la première fois que j'allais dans les détails. Pendant tout le livre, j'ai fait beaucoup de cauchemars. Le choc post-traumatique ne s'en va jamais, je reste une personne anxieuse. Certaines choses me font encore peur, comme prendre les transports, mais j'avance. J'en ai voulu à Dieu, me demandant : pourquoi moi ? Qu'ai-je fait de mal ? Mais petit à petit, ma colère est descendue et j'ai retrouvé ma connexion avec le Seigneur et ma foi.* »

Ce qui l'a fait tenir, elle en est convaincue, est une irrépressible envie de vivre qui date de sa naissance. En 1987, la fillette prématurée qui voit le jour est en effet de couleur bleue, le cordon enroulé autour du cou. Un cordon de plus sectionné suite à une chute de sa mère, ce qui l'a privée de nourriture pendant trois semaines. Elle est prénommée Francine. Peu choyée par ses parents, un père maçon sicilien souvent absent et une mère belge « *stricte et impulsive* », elle grandit dans un environnement « *peu sécurisant* ». « *L'amour inconditionnel* », elle le reçoit de sa grand-mère. Un jour, à 7 ans, elle joue seule dans la cour de l'école qui jouxte le jardin de ses grands-parents. Une voiture se gare, un homme en descend et lui demande de lui montrer où se trouvent les toilettes. À ce moment, un autre véhicule s'arrête, conduit par sa mère et son grand-père qui, d'ordinaire, ne viennent jamais la chercher. L'individu s'enfuit. Elle apprendra plus tard à la télévision le nom de son potentiel agresseur : Marc Dutroux.

NAISSANCE D'ANGELINA

Après son accident, on lui fabrique une prothèse à laquelle elle ne s'est jamais vraiment habituée car elle tire sur son épaule. Son médecin lui prédit qu'elle devra se satisfaire d'un travail adapté pour une personne handicapée. Elle est « *dévastée* », mais ne peut l'accepter. La danse va la sauver. Et plus spécifiquement le hip-hop enseigné à l'école Modino récemment ouverte à Charleroi. C'est à ce moment-là que naît Angelina. Une fille « *super bien dans sa peau* », « *fière de son physique atypique* », « *symbole de force et de courage* » qui refuse le statut de victime. « *On pourrait*

dire : ouh là là ! la pauvre, elle a eu une vie dramatique, il ne lui arrive que des galères, on s'arrête quand ? Mais, d'un autre côté, j'ai fait de formidables rencontres, plein de choses ont émergé que je n'aurais jamais connues. J'ai une incroyable amour pour la vie et les gens, je ressens fort cela. Toutes les rencontres ou les petites choses du quotidien me remplissent de bonheur. Et je peux dire que j'ai eu de la chance. Mais elle se travaille aussi. Il faut être au bon endroit, au bon moment, avec les bonnes personnes. Même s'il y a toujours une partie qu'on ne contrôle pas. »

Son appétit pour les challenges, son côté fonceuse, ont pourtant entraîné la jeune artiste sur une voie de garage. Après avoir fait une tournée de plusieurs mois avec le rappeur français Black M, elle se décide à prendre un Airbnb « *abordable* » en banlieue parisienne – tout en laissant son « *cœur* » en Belgique. Repérée, elle passe à l'émission télé de Faustine Bollaert, *Ça commence aujourd'hui*, où des personnes viennent évoquer des moments marquants de leur existence, elle est invitée à *Touche pas à mon poste*, participe à un jeu vidéo et fait des conférences. C'est lors de l'une d'elles que le comédien et réalisateur Fabrice Éboué lui propose de devenir humoriste. Mais parler avec légèreté et humour de son handicap ou construire un sketch dessus, ce n'est pas la même chose. Il lui faudra deux ans pour se rendre compte que le *stand up*, ce n'est pas pour elle, qu'elle « *ne se retrouve pas dans ce monde* » où elle a l'impression de ne pas être à sa place, rattrapée par le syndrome de l'imposteur. « *Cette sensation de m'agiter pour qu'on rigole, je n'aimais pas du tout. Je me sentais comme une bouffonne.* »

CATACLYSME ÉMOTIONNEL

Ce qui va lui donner la force d'arrêter est un événement tragique, un cataclysme émotionnel : la mort de son père. Naguère distant, son « *papa* » s'était considérablement rapproché d'elle après son accident, la soutenant toujours et l'accompagnant si nécessaire. « *Je ne me remets pas de sa disparition, soupire-t-elle. Il est parti il y a deux ans et, pour moi, c'était hier. J'ai un trou dans le cœur, je suis remplie de tristesse. En le perdant, j'ai perdu le sens de ma vie. On n'est pas préparé au fait que vieillir, c'est perdre les gens qu'on aime. L'écriture de ce livre m'a permis de me rapprocher de lui, de me rappeler d'où je viens et qui je suis.* » Les valeurs qu'il lui a enseignées sont principalement le sens de la famille, dont l'un des ciments est la nourriture, et la loyauté.

« *Aujourd'hui, j'ai totalement l'impression d'être à ma place, là où je dois être. Je me sens bien dans tout ce que je fais. Je suis toujours très enthousiaste de voir ce que la vie me réserve.* » Tout en dansant à certaines occasions, comme lors des Jeux paralympiques, c'est dans la danse-thérapie, axée sur le hip-hop, que s'accomplit actuellement Angelina Bruno. Elle organise des week-ends immersifs pour adultes autour d'une thématique – par exemple la confiance en soi. Alternant danse, mouvement, marche, exercices d'écriture ou de visualisation, elle plonge dans l'enfance des participants qui ont subi un traumatisme, touche à leurs croyances profondes. « *Choisir le statut d'artiste, ce qui est à la fois instable et plein de surprise, m'invite à toujours trouver des objectifs. J'aime trop ce rythme-là de vie, même s'il est parfois très usant. Le besoin d'avoir des buts drille mon quotidien, me donne une consistance que je n'avais pas auparavant.* » ■

Angelina BRUNO, *Danser pour survivre*, Monaco, Éditions du Rocher, 2024. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

Sur les réseaux sociaux

LES INFLUENCEURS CATHOS : François HARDY

UNE OPPORTUNITÉ, NON SANS RISQUES

Le phénomène est récent, mais pas tout neuf. Ça et là, des personnalités catholiques émergent sur les réseaux sociaux, du Facebook quasi dinosaurien au bien plus jeune TikTok. Figure de proue de ces "influenceurs cathos", le Frère Paul-Adrien d'Hardemare est un prêtre dominicain actif à la fois sur YouTube, Instagram et TikTok. Il aborde sur ces plateformes des questions théologiques et d'actualité avec une approche accessible au plus grand nombre. Si la liste est longue, on ne peut éluder deux "stars" de l'*influencing* catho. Maîtresse des codes des réseaux sociaux, Sœur Albertine pourrait passer inaperçue dans la masse des contenus proposés, mais son style un peu classique accroche le regard. Coupe au carré, chemisier blanc et jupe longue contrastent avec son ton enjoué, familier et résolument moderne. Dans un langage accessible, la jeune Lyonnaise active dans la communauté du Chemin neuf aborde avec la plus grande franchise les questions qu'on lui pose (« *Ça va, le célibat ?* », « *Comment savoir quand Dieu me parle ?* », « *L'Église est-elle sexiste ?* »). L'autre figure incontournable est Mathieu Jesseron, Père Mathieu sur YouTube. Il a successivement diffusé des vidéos où il vulgarisait des questions sur la foi (« *Tout savoir sur la messe* », « *Tous*

sauvés, vraiment ? », « *L'Église, vraiment sainte ?* ») et animait sa propre émission, *Le confessionnal*, où il recevait des personnalités françaises.

EFFICACITÉ

Par les *likes*, commentaires, partages et messages privés générés autour de son contenu, l'influenceur catho cherche à créer de la conversation en apparence bilatérale avec ses auditeurs. « *C'est beaucoup plus efficace qu'une communication unilatérale de masse*, explique Xavier Degraux, consultant spécialisé en réseaux sociaux. *À partir du moment où on communique à une audience sur les réseaux sociaux, on utilise des techniques de communication interpersonnelle, comme si on s'adressait à une seule personne. D'ailleurs, on conseille souvent aux influenceurs d'imaginer une de leurs cibles en face d'eux pour être les plus justes dans la tonalité, dans les arguments, dans le rythme de parole, dans le type de mots utilisés. Cela ressemble donc à une relation one-to-one, mais en réalité, ça ne l'est pas.* »

La large audience touchée par ces influenceurs soulève des questions sur leur légitimité. « *Le rôle d'un influenceur est souvent celui qu'il se donne lui-même*, analyse Vincent Delcorps,

directeur de Cathobel. *Il s'agit souvent de missions auto-initiées, ce qui est tout à fait différent de la logique ecclésiale traditionnelle, où les missions sont généralement confiées par un supérieur tel qu'un évêque. Mais cela n'empêche pas que les influenceurs se fassent confirmer par la suite dans leur "ministère", qu'on leur dise qu'ils peuvent dégager du temps pour cette activité.* »

Une attitude à encourager, selon Laurence Flachon, pasteur de l'Église protestante unie de Belgique (et chroniqueuse à *L'appel*) : « *Je trouve important, essentiel, que l'Église puisse soutenir ces projets et ces gens qui veulent communiquer de cette façon-là. Jésus est un excellent communicateur. Quand il parle en parabole, il rejoint les gens dans leur quotidien et ceux-ci le comprennent, ça les stimule. Ce n'est pas un message théorique qui vient d'en haut et qui les aplatis.* »

Le mois dernier, le père Mathieu annonçait dans une vidéo-fleuve qu'il claquait la porte de l'Église. « *Je me retire de la prêtrise parce que je ne suis plus suffisamment en phase avec l'institution pour continuer à être l'un de ses prédicateurs* », expliquait celui qui avait exprimé des positions particulièrement progressistes. « *Cette figure de l'influenceur bouscule une structure*

Médias
&
Immédi@ts

LA VOIX DE LA FRANCE

Depuis la fin des émetteurs ondes longues, on ne sait plus capter en hertzien en Belgique les radios françaises. Mais des applis y pallient. Via son smartphone, mais aussi en voiture. L'app. radio France, compatible avec les systèmes embarqués Apple Carplay ou Android Car permettent d'accéder à toutes les radios publiques ainsi qu'à leurs déclinaisons thématiques. Via le système audio des véhicules (et non les systèmes embarqués), on peut aussi recourir à l'app. Radios France - FM en Direct, un radioplayer qui regroupe 2651 radios françaises.

CENT ANS SUR NETFLIX

Annoncée depuis 2019, l'adaptation télévisée du céléberrissime roman de Gabriel Garcia Marquez *Cent ans de solitude* est sur Netflix depuis la mi-décembre. Conçue sous la forme d'une série de seize épisodes, l'histoire a été divisée en deux parties. Chef-d'œuvre de la littérature sud-américaine, elle raconte, sur sept générations, la vie de la famille Buendia dans la ville fictive de Macondo. Garcia Marquez, décédé en 2014, n'était pas favorable à une adaptation hollywoodienne de son roman. Ce sont ses fils qui ont accepté la proposition de Netflix.



Sur les réseaux sociaux, des personnalités telles que Sœur Albertine ou Père Mathieu dépassent parfois le million de fidèles. Et n'échappent pas aux logiques marketing du numérique.

FRÈRE PAUL-ADRIEN D'HARDEMARE. Un exemple type du phénomène, il est présent sur YouTube, Instagram et TikTok.

ecclésiastique qui reste très traditionnelle et statique, analyse Vincent Delcorps. Les influenceurs perturbent les façons habituelles de faire, parfois avec beaucoup de succès en termes quantitatifs, en touchant un public bien plus large que celui que la plupart des évêques n'auront jamais. »

COMMERCIALISATION

Les logiques intrinsèques aux réseaux sociaux font planer des risques sur ces comportements. « Il y a toujours un intérêt, mais pas forcément commercial, observe Xavier Degraux. En marketing, on appelle ça un call to think, pour faire réfléchir, ou un call to feel, pour faire ressentir une émotion. L'idée derrière, c'est quand même de fidéliser une audience. Ça ne veut pas dire manipuler, mais influencer dans la durée pour que l'audience revienne voir la vidéo suivante. » On pense également au risque de la validation numérique. « Il serait problématique de croire que plus on a de followers, plus on est dans la vérité, estime le directeur de Cathobel. Évaluer la perti-

nence d'une approche uniquement sur la base d'un nombre d'abonnés serait une erreur. C'est comme dire qu'un prêtre ayant une église plus remplie est plus formidable qu'un autre. »

Par le biais de coupures publicitaires ou de partenariats rémunérés, les influenceurs peuvent également générer des revenus importants, directement liés à la taille de leur audience. « Si de l'argent est généré, l'Église doit réfléchir collectivement à son utilisation, remarque Vincent Delcorps. Cela pourrait servir à soutenir des projets numériques ou à accompagner des jeunes qui veulent s'investir dans ce domaine. La publicité pose aussi question. Si les influenceurs ont le choix, ils devraient toujours privilégier une approche fidèle à l'Évangile, et il est évident que la bonne parole est gratuite. »

ISOLÉS

Finalement, le métier d'influenceur, aujourd'hui reconnu, a ceci de paradoxal que, malgré une importante "commu-

nauté" sur les réseaux, le risque est grand de se retrouver seul. Andrea Catellani, professeur de communication à l'UCLouvain, qui a notamment travaillé sur la relation entre religion et communication dans le monde numérique, voit là « un risque de décalage : qu'une sorte de réalité s'affirme en ligne, puis qu'il soit difficile de trouver un lieu où la pratiquer. On n'est plus dans l'encadrement paroissial du passé, où on avait forcément sa propre communauté d'appartenance géographiquement proche. Il faut qu'il y ait aussi ce lien avec le physique. C'est certainement un risque ».

« La liberté est essentielle, mais, dans le christianisme, on dit que la communauté est aussi là pour ce que nous appelons la correction fraternelle, insiste Laurence Flachon. On a besoin du regard, de l'avis, du cerveau et du cœur des autres pour bien interpréter l'Évangile. Je pense aussi qu'il y a des risques à faire des vidéos seul.. Si on n'est pas bien formé ou si ne se laisse pas interpeller, on peut faire des erreurs. » ■



MUSIQUES DE L'AN

Retransmis en direct radiotélévisé dans 90 pays, le concert du Nouvel An de l'orchestre philharmonique de Vienne 2025 se déroule une nouvelle fois en fin de matinée dans la salle d'or du Musikverein, sous la baguette du chef Riccardo Muti. Outre des œuvres de Johan Strauss II, l'orchestre a à son programme des compositions de Josef et Édouard

Strauss, Josef Hellmesberger (fils) et Constanze Geiger. En fin d'après-midi, la chaîne Arte diffuse pour sa part le concert du Nouvel An de la Fenice de Venise. Dirigé par Daniel Harding, l'orchestre de la Fenice accompagne la soprano Mariangela Sicilia et le ténor Francesco Demuro dans de célèbres airs de Rossini, Verdi, Bellini, Donizetti, Puccini et Leoncavallo.

VŒUX ELECTRONIQUES

Envoyer ses vœux en ligne est banal. Mais la pratique peut s'améliorer grâce à des applis. Certaines fabriquent des cartes personnalisées, d'autres proposent des cartes en diverses langues, ou inscrivent des photos dans des cadres évoquant l'an neuf.

Maker de cartes de vœux, Bonne année, cartes de vœux 2025, ou Cadres photo de bonne année 2025.

Suite à une expérience de mort imminente

LES SECRETS DE LA CONSCIENCE

Michel PAQUOT

Baba (Stéphane Bissot) et Myriam (Marie-Paule Kumps) ont été victimes d'un accident de voiture. La première y a trouvé la mort, la seconde a connu une expérience de mort imminente (EMI) avant de revenir à la vie. C'est le point de départ de la nouvelle pièce de Christine Delmotte-Weber, *Je voudrais mourir par curiosité*. Les deux femmes dialoguent sur scène. La survivante prépare une exposition de photos de sa compagne qui excellait dans cet art, déplorant qu'il n'y en ait pas eu de son vivant. Elle souhaiterait en réalité la rejoindre, non en mourant elle-même, mais pas le biais de la conscience. Celle-ci est-elle "délocalisable" ou non ? Pourrait-elle y parvenir à travers ses rêves ? Pour essayer de le savoir, Myriam répond, par écran interposé, aux questions de Lila (Margaux Frichet), une neuroscientifique qui collabore à une étude universitaire consacrée à ce sujet. Elle lui parle du bien-être ressenti, des personnes rencontrées...

VOYAGE FONDATEUR

« Mon intérêt pour la conscience est né d'un voyage au Tibet quand j'avais 23-24 ans, rembobine l'autrice. Auparavant, cela m'était totalement étranger, j'ai passé une jeunesse dans une méconnaissance absolue de tout ce

qui était de l'ordre du spirituel. J'ai alors découvert un mode différent et lu *Le Livre tibétain des morts de Bar-do Thodol qui, à travers l'histoire d'un moine qui guide un mourant, décrit vraiment les EMI.* » Si elle y revient aujourd'hui, c'est grâce à la pratique de la transe qui lui a fait découvrir le Giga Consciousness de Liège, le grand centre européen qui construit des protocoles sur les EMI. « *« La transe, explique-t-elle, est une discipline qui, comme la méditation ou l'autohypnose, permet d'accéder à d'autres états de conscience, à une meilleure connaissance de soi-même et donc d'ouvrir la conscience à des dialogues possibles avec l'invisible. Je sens, je pressens des choses. Pour moi, c'est très concret, cela me permet de voyager à l'intérieur de moi-même et d'ouvrir le potentiel invisible que j'ai en moi. »*

« *Cela rejoint mon intérêt pour la spiritualité, mais pas dans un sens religieux. Si je suis très sensible à l'invisible, à des forces, des énergies, je suis extrêmement allergique à certaines injonctions des livres sacrés, à leur côté patriarcal, anti-femmes.* » Cette nouvelle pièce peut être reliée à l'une de ses précédentes, *Ceci n'est pas un rêve*: l'histoire réinventée, dans les yeux d'une jeune photographe d'aujourd'hui, de deux femmes peintres,

Léonor Fini et Leonora Carrington, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. La metteuse en scène y explore à nouveau la possibilité d'accéder à d'autres réalités, mais ici à travers le rêve. « *C'est une chose que j'expérimente personnellement, confie-t-elle. Quand je rêve, j'ai l'impression de vivre d'autres vies, d'autres manières d'être, de façon très réelle. Et je sens que cela me fait évoluer.* »

TRIBU AMÉRINDIENNE

Christine Delmotte-Weber a créé en 1987 sa propre compagnie, Biloxi 48, du nom d'une tribu amérindienne du sud du Mississippi qui signifie "les premiers hommes", 48^e dans la liste des groupes sioux. Elle l'avait découverte lors d'émissions radio consacrées aux Indiens d'Amérique du Nord. Par cet acte, la jeune femme de 24 ans donne vie à un rêve d'enfant. Aussi loin qu'elle se souvienne, elle s'est en effet toujours dit que c'est ce qu'elle voulait faire. Née à Battice, sur le plateau de Herve, elle fait du théâtre depuis ses 9-10 ans à l'académie locale où, travaillant sur des extraits de pièces, elle apprend ce qu'est une scène, une situation. « *Je lisais énormément de romans et je me disais que c'était l'endroit où, intellectuellement, je pourrais m'émanciper, prendre un peu d'ampleur.* » Après son mémoire sur Mar-

Portées
&
Accroches

BRUXELLES TELLE QUELLE

Ish et Monir Ait Hamou, les deux frères réalisateurs, se sont inspirés pour ce film de leur propre enfance à Bruxelles. Ils racontent l'histoire de Tarek, 26 ans, champion de MMA, arts martiaux mixtes, qui rêve de quitter son logement social pour devenir une star aux États-Unis, et d'y emmener Fouad, son plus jeune frère de 12 ans. Lorsqu'une opportunité se présente pour lui, les épreuves que traverse le petit frère révèlent les cicatrices du passé. Avec ce portrait intime de deux jeunes en recherche, les deux cinéastes donnent une image nuancée de Bruxelles.

BXL, sortie le 22/01.

ANTIGONE AU LIBAN

Le quatrième mur, au théâtre, est ce mur imaginaire qui sépare les acteurs du public. En 1982, Georges (Laurent Lafitte) se rend à Beyrouth pour mettre en scène *Antigone*. Mais le projet est haram, interdit, alors il doit se battre pour le faire exister et donner la parole à cette héroïne qui résiste, et dans laquelle tant de gens se reconnaissent. Il débarque au Liban sans rien connaître, découvre les horreurs de la guerre en même temps que l'amour. Le film montre le conflit fratricide qui a déchiré ce pays.

Le Quatrième mur, film de David Oelhoffen, sortie le 15/01.



© WIKIPEDIA-Lara HERBINIA

Dans sa nouvelle pièce, *Je voudrais mourir par curiosité*, Christine Delmotte fait dialoguer une femme qui a connu l'expérience de mort imminente avec son amie morte, tout en essayant de mettre des mots sur ce qu'elle a vécu

SPIRITUALITÉ.

L'autrice révèle : « *Je suis très sensible à l'invisible, à des forces, mais je suis extrêmement allergique à certaines injonctions des livres sacrés.* »

guerite Duras, elle s'inscrit à l'Institut national supérieur des arts du spectacle (INSAS) à Bruxelles dans la section mise en scène.

Pendant quelque vingt-cinq ans, elle ne cessera d'être au programme de salles bruxelloises, principalement celle du théâtre des Martyrs auquel elle a été associée de 2000 à 2022. Elle crée notamment des pièces tournant autour des spiritualités, le soufisme et le bouddhisme, ou de la chrétienté, avec l'adaptation de *L'œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar. Elle creuse son propre sillon en transposant à la scène beaucoup d'auteurs contemporains, parfois belges, tels Alain Berenboom, Henri Bauchau, Paul Pourveur, Pietro Pizzuti ou Éric-Emmanuel Schmitt. Ou encore *Biographie de la faim* et *Le Sabotage amoureux*, deux romans d'Amélie Nothomb. Elle a d'ailleurs rencontré à plusieurs reprises cette écrivaine dont elle apprécie la manière de parler d'elle-même, de ses complexités, et avec laquelle elle a même eu un projet de film. « *J'aime beaucoup adapter des textes littéraires car cela me permet d'être très libre pour inventer des tas de formes théâtrales.*

J'adore mélanger des théâtralités différentes, qu'il y ait une poésie sur le plateau, que ce soit lié au rêve, même si ce n'est pas le propos, avec des mélanges d'images, etc. »

THÉMATIQUES IMPORTANTES

Après s'être frottée à tous ces auteurs, Christine Delmotte décide, en 2010, de passer elle-même à l'écriture pour aborder des sujets peu, voire pas traités. *La Comédie des illusions*, l'aventure d'un homme et d'une femme qui, en thérapie, se métamorphosent selon les situations qu'ils vivent, témoigne déjà de son attrait pour les arcanes de la conscience. Et son goût pour l'histoire des femmes surgit dans la suivante, *Nous sommes les petites filles des sorcières que vous n'avez pas pu brûler !* qui relate quatre épisodes de leurs luttes, collectives ou individuelles. « *Le théâtre me permet de me saisir de thématiques qui me semblent importantes et que je veux partager. Ce qui m'intéresse, ce sont les situations. J'aime que les dialogues soient vivants, riches, proches du quotidien.*

Et les acteurs et actrices doivent s'investir dans le projet de manière artistique, apporter leur vision des choses. »

« *Le théâtre est une façon de se retrouver ici et maintenant avec d'autres personnes vivantes. Qu'il y ait cinq ou cinq cents spectateurs. La notion de vivant est fondamentale pour moi. Le théâtre permet d'être rattaché à soi-même, à la nature, aux autres. Cela fait partie de l'enseignement que je donne au conservatoire. Je m'intéresse beaucoup au théâtre contemporain, je vais voir de nombreux spectacles, ce qui me fait réfléchir et avancer.* » En novembre 2023, le contrat-programme de sa compagnie a été renouvelé pour cinq ans, ce qui lui laisse une grande liberté pour créer. Tout en répétant *Je voudrais mourir par curiosité*, elle commence à travailler sur deux projets, une adaptation de *La véritable histoire de Sigmund Freud* de Suzanne Heenen-Wolff et un texte personnel consacré aux fantasmes sexuels. ■

Je voudrais mourir par curiosité, écrit et mis en scène par Christine Delmotte-Weber. Du 22/01 au 09/02 à la Comédie Royale Claude Volter, av des Frères Legrain 98, 1150 Bruxelles. ☎ 02.762.09.63 📧 comedievolver.be/



ÉTOILES JUIVES

En juin 1942, dans un dépôt de tissus, la vie suit son cours. Les marchands d'étoiles sont ceux qui vivent de la guerre : ils ont récupéré le marché du tissu jaune qui sert à confectionner les étoiles que doivent arborer les Juifs. Cette nouvelle loi fait plutôt leurs affaires, mais l'arrivée d'un collabo dans l'atelier leur ouvre les yeux sur les horreurs commises par

les nazis. Avec un ton qui n'est pas sans rappeler Pagnol, Anthony Michineau a écrit une pièce où l'émotion pointe derrière chaque réplique. À une époque où tant de politiques capitalisent sur la fracture des peuples, *Les Marchands d'étoiles* montre les conséquences tragiques du nationalisme.

Les marchands d'étoiles, du 14 au 19/01 au CC d'Auderghem. ☎ 02.666.03.03 📧 ccauderghem.be

LES HALLES DU RIRE

Programmante Dena Vahdani, célèbre humoriste queer belgo-iranienne, ce festival de stand-up promet d'être explosif, subversif, inclusif. Lolla Wesh, Lisa Delmoitiez, Camille Lorente ou Laurene Marx proposeront des heures de rires et d'émotions, avant qu'un drag show déjanté ne clôture le festival.

Hahalles, du 9 au 11/01 aux Halles de Schaeerbeek. ☎ 02.218.21.07 📧 halles.be

Paul Delvaux, un surréaliste majeur

DES FEMMES ET DES GARES

José GÉRARD

Une femme nue aux grands yeux en amande qui semblent ne rien regarder, dans un paysage urbain aux bâtiments évoquant l'Antiquité... Une atmosphère nocturne un peu mystérieuse... Les œuvres de Paul Delvaux sont immédiatement identifiables et la rétrospective proposée dans les salles de La Boverie en présente environ cent cinquante, pour un parcours depuis ses recherches de jeunesse jusqu'à la maturité. Le visiteur se sent envahi par cette ambiance d'étrangeté, comme happé dans un autre univers, dans les mondes de l'artiste, ainsi que le souligne le sous-titre de l'exposition.

PARCOURS D'ARTISTE

Les premières salles emmènent à la découverte de ses tâtonnements dans les années 1920. Le jeune peintre est âgé d'à peine 25 ans. De tempérament assez "classique", il suit les impératifs en vigueur depuis la fin du XIX^e siècle et fait du "pleinairisme", des tableaux réalisés sur le paysage. À cette époque apparaissent les premières gares, en particulier celle du Quartier Léopold à Bruxelles. Il est évidemment attentif à ce qui se fait autour de lui et, au gré des expositions qu'il visite, il se laisse imprégner par l'influence d'artistes qu'il admire. La Bo-

verie met ainsi en parallèle les œuvres originales d'illustres contemporains avec les siennes. Alors que l'expressionnisme connaît ses heures de gloire en Belgique, les toiles de Permeke ou de Gustave de Smet lui inspirent des personnages bruts aux proportions monumentales.

Plus tard, il sera fasciné par Giorgio de Chirico et ses décors urbains inhabités. De ce "poète du vide", il gardera le goût des mises en scènes d'espaces immobiles assez mystérieux, des palais antiques et des cités endormies, un attrait pour un monde figé où passé et présent cohabitent. Il est également influencé par Magritte, même si celui-ci le prend légèrement de haut et n'hésite pas à ironiser à son propos. S'ils sont tous deux rangés sous l'étiquette surréaliste, ils ont des approches fort différentes. Quand Magritte poursuit une sorte de déconstruction du langage un peu anarchiste et révolutionnaire, Delvaux, plus sage, propose une vision sublimée du réel, avec une technique picturale très classique. Dans les mises en parallèle avec de grands artistes contemporains, on peut également voir des œuvres de James Ensor et de Félicien Rops. Avec ces derniers, Delvaux avait en commun sa solide maîtrise du dessin, qui est bien illustrée tout au long de l'exposition liégeoise, mais

aussi l'utilisation fréquente de squelettes dans ses compositions.

THÈMES DE PRÉDILECTION

L'œuvre de Paul Delvaux est caractérisée par la récurrence de certains éléments au fil des années. Le nu féminin est certainement celui qui traverse la plupart de ses créations. Il rejetait toute interprétation psy de son travail et, aux questions à ce sujet, il répondait : « *C'est beaucoup trop compliqué pour moi, je n'y attache aucune importance.* » Pourtant, les analystes ne manquent pas de relever le côté castrateur de sa mère, qui voulait le garder sous son contrôle et déclarait : « *Un homme ne doit pas se marier tant qu'il a sa mère.* » Cette omniprésence de femmes nues n'y serait pas étrangère.

Parmi celles-ci, une forme particulière, traitée par de nombreux artistes, était la Vénus endormie. En août 1932, le peintre se rend à la foire de Bruxelles. Il y découvre le Musée Spitzner. Devant le stand, une belle endormie, un mannequin de cire animé d'un mécanisme qui lui donne l'impression de respirer, est censée convaincre d'entrer. À l'intérieur, mannequins en cire, squelettes ou fœtus dans le formol présentent des anomalies anatomiques, afin de mettre en garde contre le danger de certaines

Portées & Accroches

CAMPS NAZIS ET COMPOSITIONS

Alors qu'il était détenu au Stalag VIII-A en Silésie, Olivier Messiaen a composé son *Quatuor pour la fin du Temps*, en hommage à l'Ange de l'Apocalypse. En 1944, l'écrivain italien Primo Levi était déporté à Auschwitz II a raconté l'horreur de cette expérience dans son célèbre livre *Si c'est un homme*. Ce concert entrecroche ces deux témoignages dans un étonnant dialogue.

Concert lecture : Olivier Messiaen et primo Levi, 30/01, 19h. Auditorium Seventy-Eight, rue de la Loi 78, Bruxelles. conservatoire.be/evenements/concert-lecture-olivier-messiaen-et-primo-levi.html

MONS, CITÉ DES ANGES

Lors de la Première Guerre mondiale, ce qu'on appellera *La légende des Anges de Mons* a passionné le Royaume-Uni. Elle raconte que, alors que 4000 Britanniques étaient encerclés à Mons le 23 août 1914, des anges venus du ciel leur auraient montré le chemin. 110 ans après, une expo évoque la popularité de cette histoire, s'interroge sur les miracles et apparitions en temps de guerre et décode les liens entre culture et propagande.

Les Anges de Mons. Croyanances et apparitions en 14-18. Mons Memorial Museum, bd Dolez 51. Jusqu'au 11/05. musees-expos.mons.be/nos-lieux/mons-memorial-museum



FASCINATION.

Les visiteurs sont happés par l'atmosphère et le mystère créés par le peintre.

Le musée de La Boverie, à Liège, accueille une large rétrospective du peintre Paul Delvaux (1897-1994). Dans une scénographie originale, elle met ses œuvres en perspective avec d'autres grands créateurs du XX^e siècle.

© La Boverie-Tempora

maladies. Le jeune Paul aurait été frappé par le contraste entre le brouhaha de la foire et le silence qui régnait dans cette attraction. Cette expérience le marquera et il déclinera le thème de la Vénus endormie sous de nombreuses formes.

À côté des femmes nues, il faut aussi noter la présence de squelettes. D'abord effrayé par le premier squelette qu'il a vu dans son école, il en a été très vite fasciné. Les architectures antiques, qui font cohabiter temples grecs et pyramides, les gares, les tramways et les trains, sont également des motifs que l'on retrouve tout au long de sa production. Autre présence insolite dans son monde pictural : Otto Lidenbrock, échappé de la littérature de Jules Verne et du *Voyage au centre de la Terre*. Ce savant minéralogiste allemand apparaît debout, levant ses lunettes pour observer quelque chose. Dans certaines œuvres tardives, il est rejoint par un confrère, l'astronome Palmyrin Rosette, lui aussi issu de l'univers vernien. Tous ces éléments sont comme des objets de décor dont l'artiste dispose et qu'il combine de

multiples manières, l'amenant à produire à chaque fois une mise en scène très théâtrale à l'atmosphère particulière. À La Boverie, si cette ambiance mystérieuse s'impose indéniablement, elle est mise en dialogue, voire en contraste, avec de nombreux portraits photographiques de l'artiste, de grandes dimensions, qui présentent au contraire un homme simple, de tous les jours, vêtu de façon très ordinaire.

EXPO INTERACTIVE

On conçoit difficilement aujourd'hui une exposition qui n'utiliserait pas les ressources technologiques pour tenter d'offrir différents types d'approches, en plus de l'indispensable confrontation avec les œuvres originales. Dans ce registre, celle-ci a reconstitué l'atelier du peintre qui abrite une série de ses objets familiers. Les panneaux du décor deviennent les supports de projections montrant l'artiste en action. Un autre espace propose de suivre le cheminement de la création d'un tableau, en l'occurrence *Rumeurs*. Un de ses amis, Paul Anrieu, a en effet eu l'idée de l'accompagner dans son atelier et de

prendre des photos de l'avancement du travail tout au long de la réalisation de la toile. Il en a fait un film : *Naissance d'un tableau – Rumeurs*. Le spectateur peut ainsi découvrir les différentes étapes de l'avancement et ses changements progressifs.

À travers les ajouts, suppressions, modifications diverses, se révèle combien l'imaginaire de Delvaux était foisonnant et changeant. Apparaît aussi la recherche exigeante d'un équilibre satisfaisant, au fil des jours. Pour visionner cela, le public est installé dans une salle face à l'écran. À gauche et à droite se trouvent exposés le dessin préparatoire et le tableau original. Une expérience rare, qui invite à quasiment vivre de l'intérieur le processus créatif, depuis l'idée sur papier jusqu'à la touche finale de la peinture à l'huile. Un élément parmi d'autres qui permet de revisiter l'univers de Paul Delvaux et d'apprécier son importance dans le cadre de l'art en Belgique, mais aussi bien au-delà. ■

Les mondes de Paul Delvaux. Jusqu'au 06/03/2025, La Boverie, Liège, ma-di 10-18h. expo-pauldelvaux.com



© FilipDujardin

FLEURS DE BACH

Pour la quinzième fois, le talent de Jean-Sébastien Bach est célébré tout au long d'une semaine de fin janvier dans la localité belge la plus propice pour apprécier son œuvre : Bruges. Initié par le Collegium Vocale de Gand et le chef d'orchestre Philippe Herreweghe, ce rendez-vous annuel propose de disséquer le répertoire du compositeur né à Eisenach (Saxe) il y a 340

ans. Cette année, la Bach Academie explorera les convictions religieuses manifestées dans sa musique et comment, dans cantates et passions, « il montre la voie de la foi et de l'abandon à Dieu ». Divers événements (master class, répétitions ouvertes, leçon d'écoute, table ronde, concert de carillon) entourent le festival.

Bach Academy Brugge 2025. Concertgebouw Brugge, Du 21 au 26/01. concertgebouw.be/fr/bach-academie-brugge-2025

DANS LES ÉTOILES

Il reste un mois pour découvrir cette expo qui réunit artistes, chercheur·e·s et ingénieur·e·s autour des imaginaires de l'astronomie et de nouvelles aventures spatiales. Des créations étonnantes qui filent dans les étoiles et mettent en doute des convictions.

Stellar Scape, Le pavillon, route merveilleuse 65, Namur citadelle. Jusqu'au 26/01.

Des livres à offrir



L'ORIGINE DU MONDE

Kaïdara est un conte philosophique de l'ethnie peule, en Afrique de l'Ouest subsaharien. Issu de la tradition orale, ce récit traditionnel a été versifié par l'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ (1901-1991) qui l'a écrit en peul, avant de le traduire en français, en vers libres. Diane de Selliers en propose une édition luxueuse et magnifiquement illustrée par Omar Ba, peintre sénégalais, peul lui aussi, qui a réalisé 40 tableaux reproduits en pleines pages. Il raconte le parcours initiatique de trois compagnons sur le chemin de la connaissance de soi et du monde. Une fable humaniste à découvrir et un cadeau précieux à offrir. (J.Ba.)

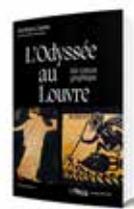
Amadou HAMPÂTE BÂ et Omar BA, *Kaïdara*, Paris, Diane de Selliers, 2024. Prix : 230€. Via *L'appel* : - 5% = 218,50€.



TOUS CLICHÉS

Depuis 1978, la FNAC (qui n'était pas alors le géant international du commerce qu'elle est devenue) a organisé dans ses magasins des expositions photographiques importantes, et en a acquis les clichés. Au fil du temps, ceux-ci ont fini par constituer un incomparable témoignage de l'histoire de la photographie au XX^e siècle et de ses principaux acteurs, conservé au musée Nicéphore Niepce de Chalon-sur-Saône. L'historien de l'art Quentin Bajac, directeur du musée du Jeu de Paume, sélectionne ici 250 clichés iconiques, dus aux plus célèbres photographes, classés en une dizaine de thèmes commentés par de grands auteurs. Un superbe livre à feuilleter doucement. (F.A.)

Quentin BAJAC (dir), *Regards*, Paris, Gallimard, 2024. Prix : 45€. Via *L'appel* : - 5% = 42,75€.



ODYSSÉE GRAPHIQUE

Au Louvre, la galerie Campana héberge une collection fameuse de vases grecs historiés. La philosophe Barbara Cassin les considère comme les ancêtres des romans graphiques actuels. À partir d'eux, elle a recréé l'univers de l'Odyssée d'Homère, jouant sur un décorticage des images et du texte, mis en résonance avec des artefacts du quotidien actuel. Cette immersion a donné lieu en 2023 à plusieurs conférences, puis à la conception de cet ouvrage, à la fois spécialisé et éclaté, et profondément éclairé. Au-delà d'une redécouverte de l'épopée, il ouvre sur une nouvelle compréhension du monde païen face à ceux de la Bible et de la science. (F.A.)

Barbara CASSIN, *L'Odyssée au Louvre*, Paris, Flammarion, 2024. Prix : 34,90€. Via *L'appel* : - 5% = 31,15€.



NOTRE-DAME: PEINTURES DE CHANTIER

Rendre par la peinture l'opération de sauvetage d'une œuvre d'art géante est un pari qu'on jugerait plutôt sans intérêt à l'heure actuelle. Qui mieux que photo et vidéo permettent de rendre la subtilité de pareil défi sur un chantier comme celui de Notre-Dame de Paris ? Mais peut-être fallait-il une peintre pour conférer aux personnages et à leurs gestes une "épaisseur" artistique, tant matérielle que symbolique. Laurence Bost a été la seule artiste autorisée à peindre les artisans au travail. Ses toiles révèlent la diversité des interventions qui ont émaillé la restauration, et dotent leurs acteurs d'une telle corporéité qu'on pourrait la croire issue d'un cliché photographique. Mais il s'agit bien d'œuvres d'art. (F.A.)

Laurence BOST, *Les gardiens du geste*, Paris, Gallimard, 2024. Prix : 26€. Via *L'appel* : - 5% = 24,70€.



MÉDECINS DU FEU

Avec plus de deux cents photos, cet ouvrage collectif présente la division Santé des Sapeurs-pompiers de Paris qui sauve chaque jour des personnes dans la Ville Lumière et en terres étrangères dès avant 1771, date de la création de ce fameux bataillon militaire. Les auteurs racontent les efforts et la passion des héros du quotidien que sont ces hommes et femmes pompiers et médecins, infirmiers, aides-soignants, pharmaciens, psychologues ou ingénieurs. En présentant leurs interventions, métiers, matériels et mots-clés, ce livre décrit l'évolution du secours, de l'urgence et de la médecine au sens large. (J.Bd.)

Bertrand PRUNET (dir), *Sapeurs-pompiers de Paris-médecins du feu*, Paris, Albin Michel, 2024. Prix : 35€. Via *L'appel* : - 5% = 33,25€.



CURES DE FOLIES

Un institut spécialisé dans les maladies mentales a-t-il vraiment entrepris de soigner avec succès ses patients grâce à "l'archithérapie" ? C'est en tout cas ce qu'entend démontrer ce livre très particulier, où sont présentées les œuvres réalisées par ces étranges malades, certains guéris de leur folie et d'autres pas. Tableaux oscillant entre imaginaire et surréalisme et notices de présentation des auteurs se succèdent au fil des pages, faisant découvrir une série de portraits qui n'ont, pourtant, rien de réel. Mais qui sont l'œuvre d'un peintre du fantastique et d'un écrivain de microfictions, réunis pour produire cet ouvrage où les clin d'œil n'empêchent pas de se faire prendre au jeu. (F.A.)

Martin JARRIC et Hervé LE TELLIER, *Folie dans les folies*, Paris, Gallimard, 2024. Prix : 30€. Via *L'appel* : - 5% = 28,50€.



SI BELLE NATURE

Les illustrations de Johanna Brown, passionnée par la nature, font de chaque page de cet album un véritable tableau. Les dessins, d'une précision "anatomique" extraordinaire, et l'écriture calligraphiée, à la manière d'un cahier d'écolier d'autrefois, donnent au livre un charme fou. L'illustratrice y met en lumière les papillons, les insectes, les oiseaux et les plantes qu'elle a pu observer dans son environnement immédiat, jardins ou forêts, dans le sud-ouest de l'Angleterre. Elle y ajoute une brève notice sur les caractéristiques de la plante ou les habitudes de l'animal. À lire comme une promenade en forêt. (J.Ba.)

Jo BROWN, *Forêt secrète. Carnet d'une illustratrice*, Mens, Terre vivante, 2024. Prix : 19€. Via *L'appel* : - 5% = 18,50€.



UN BAIN DE RAISINS

Beau comme un livre d'art, complet comme une encyclopédie et passionnant comme un récit d'aventures, ce livre plaira aux amateurs de vignes. Aucun autre fruit que le raisin n'a bénéficié d'autant de soins de la part des êtres humains. Serge Schall lui consacre un ouvrage abondamment et magnifiquement illustré, structuré en textes courts qui permettent de le lire en grappillant l'une ou l'autre information. De ses origines aux moyens de le sauver des changements climatiques, en passant par son rôle célébrationnel et ses bienfaits, le raisin livrera tous ses secrets. (J.Ba.)

Serge SCHALL, *Vignes & raisins : tous les savoirs, toutes les histoires, tous les pouvoirs, tous les espoirs*, Mens, Terre vivante, 2024. Prix : 27€. Via *L'appel* : - 5% = 26,65€.



STUPÉFIANTES BÊBÊTES

Quand deux Liégeois se rencontrent, cela donne ce livre merveilleux d'intelligence et d'humour. Spécialiste (notamment) du comportement des animaux, Vinciane Despret en présente quinze pour le moins étranges, connus ou pas. La gazelle de Thompson, par exemple, fait le pitre devant ses prédateurs au lieu de prendre la poudre d'escampette. L'éthologue fait ainsi le point sur les avancées récentes en biologie. Pierre Kroll est aussi de la partie, avec de courtes BD mettant en scène ces énigmatiques bestioles ainsi que la rencontre entre Dieu et Darwin, le naturaliste confrontant son illustre aîné à ses créations. (M.P.)

Vinciane DESPRET et Pierre KROLL, *Dieu, Darwin tout et n'importe quoi*, Paris, Les Arènes, 2024. Prix : 26€. Via *L'appel* : - 5% = 24,70€.



ASTROLOGIE ET AVANT-GUERRE

Le poète, romancier et peintre Max Jacob, décédé en 1944 au camp de Drancy, était amateur de mysticisme. Né dans une famille juive voltairienne, mais converti au catholicisme, cet être tourmenté par son homosexualité s'était passionné pour l'astrologie. Claude Valence, dandy parisien et astrologue lui-même, l'avait accompagné dans cette découverte qui aboutira, cinq ans après sa mort, à la publication d'un ouvrage qui présente autant l'astrologie que l'air de cette époque, bien différent de celui d'aujourd'hui. Dans cette réédition luxueuse, le couturier et illustrateur Christian Lacroix complète l'entreprise de dessins de femmes de chaque signe, telles que décrites par Jacob. À saisir comme une œuvre d'art. (F.A.)

Max JACOB, Claude VALENCE, Christian LACROIX, *Miroir d'astrologie*, Paris, Gallimard (réédition), 2024. Prix : 39€. Via *L'appel* : - 5% = 37,05€.



UNE ANNÉE EN DESSINS

Pierre Kroll et Plantu regroupent leurs croquis de presse dans un album qui invite à replonger, avec un sourire souvent sombre, dans ces douze derniers mois pour le moins déprimants. Dans *Guère de paix ou si peu...*, construit chronologiquement, le dessinateur belge passe d'un sujet à l'autre en fonction de l'actualité belge ou internationale, mêlant tragique et plus léger. Avec comme personnage récurrent, Trump, hélas. Le recueil de Plantu *Merci qui ?* est, lui, classé thématiquement, avec un très fort ancrage français, même s'il s'ouvre sur la guerre à Gaza. (M.P.)

Pierre KROLL, *Guère de paix ou si peu...*, Paris, Les Arènes, 2024. Prix : 22€. Via *L'appel* : - 5% = 20,90€.

PLANTU, *Merci qui ?* Paris, Calmann-Lévy, 2024. Prix : 19€ Via *L'appel* : - 5% = 18,05€.

Des livres moins chers
à L'appel

L'APPEL
Le magazine de l'actualité qui fait sens

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Téléphonez au 0475.36.69.78.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Vous pouvez également commander un livre via notre site internet : www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pouvons fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

SILOË
LIBRAIRIES
Liège

Les Dossiers de Couples et Familles

... pour mieux vivre les relations...

vient de paraître!

Pornographie, oser en parler ?

Certaines questions sont plus difficiles à aborder en famille que d'autres. La pornographie fait partie de ces sujets dont les pa-rents préfèrent généralement éviter de discuter avec leur ado. Pourtant, il semblerait que le premier portable des jeunes leur soit offert de plus en plus tôt...

C'est ainsi que bon nombre de pré-ados, et même d'enfants, disposent d'un écran. Et qui dit écran, dit possibilité d'accès à du contenu choquant, notamment pornographique. Dès lors, il paraît nécessaire pour les parents de ne pas se voiler la face et d'oser mettre ce sujet délicat sur la table pour tenter de l'encadrer au mieux.

Il arrive que des images à caractère pornographique surgissent sans crier gare et s'affichent sous des yeux qui ne les ont pas sollicitées, tout comme il se peut aussi que celles-ci répondent à une rapide recherche effectuée par curiosité, etc.

Dans tous les cas, le jeune (parfois très jeune) confronté à ce type de contenu ne devrait pas rester seul avec les éventuelles interrogations qui s'ensuivent s'il se sent choqué, décontenancé, mal à l'aise... voire préoccupé par ce qu'il a vu — et pas nécessairement com-pris.

S'il est indéniable qu'il revient en partie à la société de faire en sorte que ce type de contenu ne parvienne pas jusqu'aux yeux des plus jeunes, le fait est qu'elle échoue dans cette tâche : jamais il n'a été aussi facile d'accéder à du porno.

Ainsi, l'exposition précoce à la pornographie est une réalité qu'il ne faut pas ignorer. Pour y faire face, différents intervenants tels que acteurs de l'EVRAS, milieux associatifs, mais

aussi, parents, ont un rôle non négligeable à jouer pour briser le silence trop souvent présent autour de ce thème.

Vous souhaitez l'obtenir ? Un coup de fil, un mail avec vos coordonnées postales et nous vous l'envoyons. Paiement après réception (15 € + port).

info@couplefamilles.be

Tél : 081/45.02.99

Couples et Familles asbl

Rue Basse Marcelle, 26 – 5000 Namur – Belgique

BCE 416215914 RPM Tribunal de Namur

BE66 0682 0861 9543

Tél. : 081/45.02.99 - info@couplefamilles.be - www.couplefamilles.be

